

## RÉDACTION

## BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse .....	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale.....	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro: 40 centimes.

## GAZETTE DE LAUSANNE

## ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

## ANNONCES

HAASENSTEIN &amp; VOGELER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

## PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.  
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 8 octobre 1891.

## BULLETIN POLITIQUE

La mort fait depuis quelques jours une ample moisson et pourvoit à ce que nous ne puissions guère à cette place sortir de la nécrologie. Avant-hier le télégraphe nous annonçait la mort, survenue le matin même, du roi Charles I<sup>er</sup> de Wurtemberg; hier c'était celle du leader conservateur de la Chambre des communes, premier lord de la trésorerie, M. W.-H. Smith; aujourd'hui, c'est la fin prématurée et inattendue d'un personnage plus bruyant, M. Parnell.

La santé du roi de Wurtemberg était depuis vingt ans compromise. Il ne montait à cheval qu'avec de grandes difficultés. C'est même pour cela qu'il dut s'abstenir de faire la campagne de 1870. Il passait tous ses hivers dans la Riviera. Au retour il s'arrêtait volontiers à Ouchy, à l'hôtel Beau-Rivage. Tous les Lausannois ont rencontré une fois ou l'autre ce souverain dont les allures étaient celles d'un gentleman élané, de tournure fort élégante, portant une grande barbe blonde, correct, à l'aspect un peu froid et mélancolique, invariablement suivi d'une levrette gracieuse, comme M. de Bismarck l'était de son inévitable bouledogue. Il avait passé ce maussade été dans sa propriété de Friedrichshafen, sur les bords du lac de Constance; puis il s'était rendu dans une autre de ses résidences favorites, Bebenhausen. Mais, dès le milieu d'août, on trouvait fréquemment dans les journaux des dépêches sur son état de plus en plus précaire. Les médecins lui avaient recommandé, il y a quelques semaines, de rentrer à Stuttgart et on n'avait plus d'espoir. Il est mort mardi matin, au lever du jour, presque sans douleur, après avoir pris la Sainte-Cène. La cloche de la *Stiftkirche* s'est aussitôt mise en branle, suivie par toutes les cloches de la capitale wurtembergeoise. Partout le drapeau rouge et noir a été arboré à mi-hampe aux fenêtres de la résidence. Les troupes ont prêté serment à Guillaume II et un nouveau règne a commencé.

De tous les Etats allemands, il n'en est pas de plus paisible que le royaume de Wurtemberg. Les passions politiques, ardentes il y a vingt-cinq ans, y sont presque complètement assoupies. Les Chambres discutent les questions qui leur sont soumises avec la placidité sereine des congrès de spécialistes. La presse est d'une modération extrême. Les deux grands journaux du pays, le *Schwarze Merkur* et le *Beobachter*, organe des démocrates, ne se livrent généralement à aucune polémique acerbe. Le gouvernement est depuis de longues années aux mains du ministre de Mittnacht et ne subit guère d'autres modifications que celles que les morts et les démissions y apportent. S'il est vrai que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, le peuple wurtembergeois est un peuple heureux.

Dans quelle mesure le doit-il au souverain qui régnait sur lui depuis 27 ans? Il n'est pas aisé de le dire. Mais on peut affirmer que l'action de Charles I<sup>er</sup> sur les affaires fut toujours extrêmement réservée, presque timide, qu'il sut esquiver les conflits et céda toutes les fois qu'il se vit en opposition avec ses sujets. Sous le gouvernement de son père, il passait pour libéral, comme tous les princes héritiers. Mais, à l'encontre de ceux-ci, il sut réaliser au pouvoir les vœux qu'il avait préconisés. Son règne

débute par rendre la liberté à la presse et, peu d'années après, en 1868, le suffrage universel était introduit dans son royaume, avant de l'être dans aucun autre Etat allemand. Pour ces deux réformes, l'influence du roi fut manifeste. Dès lors, elle ne se laissa plus percevoir en politique que dans de très rares occasions.

L'année 1866 lui fut douloureuse. L'opinion publique était presque unanime: Charles I<sup>er</sup>, soutenu par son peuple, s'efforça de résister aux vues ambitieuses de la Prusse, de défendre la constitution de la Confédération germanique et de sauvegarder l'autonomie du royaume. Mais les troupes wurtembergeoises furent battues à Tauberbischofsheim dans d'assez pitoyables conditions. Alors, sur le conseil de son ministre des affaires étrangères, le baron de Varnbühler, le roi fit à mauvaise fortune bon cœur. Moins d'un mois après la défaite, il signa avec son vainqueur un traité d'alliance, donnant le commandement éventuel de l'armée wurtembergeoise en temps de guerre à la Prusse, moyennant quoi cette puissance garantissait l'intégrité du territoire du royaume, qui échappait au sort du Hanovre, de Nassau, de la Hesse électorale et des autres Etats médiatisés. Le prince de Bismarck avait, alors déjà, en vue la guerre contre la France. La clause principale du traité resta secrète. Ce qu'on en connut suffit pour soulever l'opinion en Wurtemberg. Les Chambres, en acceptant la paix et l'indemnité de guerre de huit millions de florins, se prononcèrent pour la formation d'une Confédération de l'Allemagne du Sud. En 1868 encore, les élections furent pour les adversaires de la Prusse une brillante victoire, si bien que le roi se vit obligé de renvoyer les députés dans leurs foyers pour éviter des difficultés, et que les Chambres ne siégèrent pas du 23 décembre 1868 au 8 mars 1870. Ces faits firent croire à Paris que la Prusse ne pouvait compter sur le Wurtemberg en cas de guerre et ne furent pas sans influence sur la politique de Napoléon III. Mais Charles I<sup>er</sup> fut fidèle au traité, — malgré quelles perplexités et quelles angoisses, le journal de l'empereur Frédéric l'a révélé, — et la division wurtembergeoise fut mise à la disposition de la Prusse dès la déclaration de guerre. Celle-ci donna un coup de fouet à la solidarité allemande. Les Chambres, qui la veille encore étaient en majorité favorables à la suppression de l'armée permanente et à l'introduction d'un système de milices, votèrent les crédits demandés, et les soldats de Charles I<sup>er</sup> se battirent très bravement, soit à Wörth, soit à Sedan, soit plus tard sous Paris, à Champigny entre autres, où ils perdirent beaucoup de monde. Scellée ainsi par la victoire et par le sang, l'unité allemande était faite et l'immense majorité du peuple wurtembergeois accepta dès lors l'hégémonie de la Prusse. La diplomatie du prince de Bismarck, attachant ainsi à son char, presque malgré eux, les souverains et les peuples vaincus et humiliés en 1866, avait fait le plus surprenant de ses tours de force.

La nécessité, la raison, la volonté nationale, le patriotisme allemand obligeaient Charles I<sup>er</sup> à accepter la suzeraineté des Hohenzollern. Il le fit de bonne grâce. Mais il est permis de penser que, devenu vassal, il perdit le goût des affaires et garda au cœur le deuil de sa souveraineté perdue. C'est à cela, au fait qu'il n'avait pas d'enfant et sentait compromis l'avenir de sa dynastie, autant peut-être qu'à son état maladif qu'il faut attribuer le rôle passif dans lequel il se confina de plus en plus.

Les journaux allemands parlent cependant de lui avec les plus grands éloges. Ils oublient les attaques qu'ils lui ont prodiguées naguère au sujet du choix de son entourage et qui l'ont obligé à se séparer d'un favori très mal vu par l'opinion. Tous louent l'aménité de Charles I<sup>er</sup>, la bonté de son cœur, l'intérêt qu'il portait à tous ses sujets, considérés par lui comme une grande famille, sa haute culture intellectuelle et son amour des arts. Sous son règne Stuttgart est devenue une des plus belles villes de l'Allemagne: les édifices s'y sont multipliés, des trésors de statuaire et de peinture y ont été accumulés; un parc splendide unit la capitale à Berg et à Cannstadt; la cathédrale d'Ulm, un des plus grands chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, a été restaurée. On en attribue l'honneur au roi défunt et à la reine, la belle grande-duchesse Olga de Russie. Et le peuple wurtembergeois porte très sincèrement le deuil de ce prince mansuet et benévole.

Il n'est pas probable que sa mort ait aucune conséquence politique. Son successeur, Guillaume II, est un prince très aimé du peuple et de l'armée, dans les rangs de laquelle il a joué un rôle fort honorable. Il gouvernera, sans aucun doute, dans le même sens que son prédécesseur. Il voudrait faire autrement qu'il ne le pourrait pas. L'unité allemande, suivant la formule prussienne, est un fait accompli. Les Wurtembergeois ne sont pas des Prussiens; mais ce sont de très bons Allemands. C'est chez eux qu'est le berceau des Hohenzollern; ils en sont fiers. S'ils tiennent à leur belle patrie souabe, à leur passé artistique et littéraire, à leur individualité politique, nul chez eux ne songe à revenir en arrière. On parle parfois encore de menées séparatistes dans tel ou tel Etat de l'Allemagne du Sud. Il ne faut pas y mettre d'importance.

Le Wurtemberg, comme la Bavière, comme le grand-duché de Baden, entendent conserver ce qui leur reste d'autonomie; ils ne veulent pas être menés trop à la prussienne, tel incident peut encore exciter leur mauvaise humeur, ils peuvent envoyer au Reichstag des députés de l'opposition, mais l'empire est l'arche sainte. Quoiqu'on ferait mine d'y toucher serait brisé. Il faudrait, pour compromettre l'état de choses actuel, qu'on commit à Berlin des fautes énormes, aussi imprévues qu'improbables. Le nouveau roi de Wurtemberg n'a qu'une fille de son premier mariage avec la princesse Marie de Waldeck. Il a épousé en seconde noce, en 1886, une princesse de Schaumbourg-Lippe et n'a pas eu d'enfant. Comme la monarchie wurtembergeoise est héréditaire exclusivement dans la postérité mâle, il est probable que la couronne passera, après Guillaume II, à la branche ducale.

Ce fait cause quelque appréhension en Wurtemberg. La branche ducale, dès longtemps détronquée, est catholique, tandis que la maison royale est luthérienne, comme les deux tiers de ses sujets. En outre, les ducs de Wurtemberg servent tous dans l'armée autrichienne, où ils occupent les plus hautes fonctions. On redoute un peu leur avènement éventuel. Ces craintes sont lointaines et ne paraissent pas très fondées. Au temps où nous vivons, un prince chercherait vainement à imposer sa religion à ses sujets, et on voit une maison catholique régner sur le royaume de Saxe protestant, sans qu'il en résulte aucun froissement pénible. En outre, l'antagonisme entre l'Autriche et la Prusse a fait depuis tantôt vingt ans place à une alliance étroite. Il semble donc que, les ducs de Wurtemberg

dussent-ils demain prendre possession du trône, cela ne changerait en rien la situation.

Les deux autres morts auront certainement leur contre-coup sur les destinées de la Grande-Bretagne.

M. W.-H. Smith, ministre de la guerre de lord Beaconsfield et de lord Salisbury, devenu leader de la Chambre des communes à la suite de la retraite de lord Randolph Churchill, était un des plus gros personnages du gouvernement anglais. Sa disparition va nécessiter tout un remaniement du cabinet et des compétitions ardentes.

La mort de M. Parnell aurait été, il y a dix-huit mois, un deuil national pour l'Irlande. Aujourd'hui, elle sera considérée comme une délivrance, soit par les compatriotes du défunt, soit surtout par leurs alliés du parti gladstonien. Une des plus éblouissantes popularités du siècle s'était en effet effondrée à la suite d'un scandale de la vie privée, avec une rapidité déconcertante pour ceux qui voient de loin les choses de Grande-Bretagne et ne comprennent pas pourquoi cette nation est si implacable à certaines fautes et à certains hommes, si douce et si clémente à d'autres. L'affaire, exploitée d'abord par le gouvernement, avait obligé M. Gladstone à désavouer son allié et les nationalistes à lâcher leur chef. Parnell s'était raidi contre cette excommunication. Tous ses efforts ont été inutiles et ont eu pour résultat de le faire dévaler plus vite. Il a eu beau en appeler des députés au peuple, de l'Angleterre à l'Irlande, de l'Irlande à l'Amérique, vainement il a épousé en justes noces la femme fatale. Il a éprouvé défaite sur défaite. Il était fini. Son nom n'était plus qu'un obstacle à l'union des défenseurs de l'Irlande et sa mort sera pour eux un soulagement.

Cette fin pitoyable ne fera pas oublier les services inoubliables que Charles-Stewart Parnell a rendus à sa patrie; le désintéressement, l'habileté, l'énergie et le courage indomptés qu'il a déployés pour elle.

Il était né protestant et landlord. Et toute sa vie a été consacrée à combattre des privilèges et des abus, une organisation politique et sociale dont lui et les siens étaient les bénéficiaires. Sa jeunesse fut celle des gentilshommes campagnards de son pays: il apprit de haut l'agriculture et compléta son éducation par quelques vagues cours universitaires et de grands voyages. Puis il se livra aux chasses à courre, aux chevaux et aux meutes pendant quelques années, ne se distinguant de ses semblables qu'en étant équitable vis-à-vis de ses tenanciers. C'est en 1874 qu'il aborda la politique. Parnell était né en 1846. Il avait donc alors 28 ans. Il eut quelque peine à se faire accepter comme candidat irlandais, car ses concitoyens se refusaient à voir dans ce grand propriétaire un défenseur des petites gens. Il réussit cependant à les convaincre, et après un premier échec, il entra aux Communes.

La cause irlandaise était alors aux mains de Butt, qui faisait de très beaux discours et suivait, pour la défense des revendications de l'île, une méthode inoffensive et courtoise. Parnell ne fut pas longtemps à se convaincre que ce nationalisme académique serait toujours infécond. Il entreprit de réunir en un seul clan tous les partisans des réformes irlandaises, les violents comme les modérés, d'en former un parti indépendant des deux grandes fractions britanniques et de faire des revendications agraires, plus accessibles aux masses, le levier des revendications nationales. Ce pro-

gramme, il le suivit avec une logique et une résolution implacables. Il désarçonna Butt, qui mourut abandonné de tous, et, dès 1877, il était considéré comme le chef indiscuté de l'Irlande.

Froidement, il organisa l'obstruction bruyante au parlement, forçant ainsi l'attention de tous. Il fit durer telle séance vingt-six heures avant qu'on put voter, se fit suspendre et expulser, obligea la Chambre des communes à modifier son règlement, à travers quels orages, on se le rappelle encore.

La session de 1879 surtout fut remarquable. Les pommes de terre avaient manqué en Irlande. La famine y était effroyable. Et malgré la détresse des malheureux paysans, les landlords refusaient toute réduction de fermage. 2267 évictions avaient été exécutées *manu militari* en quelques mois. Parnell demanda au gouvernement s'il ne voulait rien faire. M. Lowther, secrétaire pour l'Irlande dans le cabinet Beaconsfield, nia l'évidence et répondit avec une légèreté et un cynisme devant lesquels l'opinion se cabra. Parnell entra dans la ligue agraire fondée par Michel Davitt et partit pour l'Amérique faire une collecte en faveur de ses compatriotes dans la détresse. Il en rapporta dix-huit cent mille francs!

Les élections de 1880 amenèrent au pouvoir les libéraux. Soixante-huit home-rulers devoués à M. Gladstone entrèrent au parlement. Mais la situation de l'île restait la même. Les crimes agraires, suite de la misère et des évictions, se multipliaient. M. Gladstone ne trouva alors qu'un remède: une loi de compression suspendant l'action légale des tribunaux. M. Forster l'appliqua avec une rigueur implacable, que seul son insuccès dépassa. On crut faire merveille en frappant l'Irlande à la tête. Parnell fut arrêté et incarcéré à Kilmainham, avec les principaux chefs de son parti. Mais en obstruant les canaux de l'agitation légale, M. Forster fit de plus en plus monter les crimes. En 1881, 47,644 évictions furent exécutées. L'hiver de 1881 à 1882 fut l'un des plus sombres de la sombre histoire irlandaise. M. Gladstone se résigna à traiter avec les prisonniers de Kilmainham. L'intermédiaire choisi fut... M. O'Shea, un député alors obscur. On fit à M. Parnell les plus belles promesses de réformes: il s'engageait de son côté à user de toute son influence pour ramener l'agitation dans les voies légales. Le « roi sans couronne » fut mis en liberté. Le gouvernement avait capitulé devant lui. Sa rentrée à la Chambre fut triomphale. M. Forster était à jamais coulé dans l'opinion.

Les perspectives de l'Irlande étaient radieuses. Un crime affreux vint les anéantir une fois encore: l'assassinat de lord Cavendish et de M. Burke à Phoenix-Park. Les conséquences en furent néfastes. Au moment où elle semblait sortir de l'ère de compression, l'Irlande y fut replongée plus profond que jamais, grâce à l'indignation universelle habilement exploitée par ses ennemis.

Il fallut plusieurs années à M. Parnell pour regagner le terrain que d'obscurs criminels lui avaient fait perdre. Son rôle au Parlement le sauva: la situation était telle que le parti irlandais devenait l'appoint nécessaire de toute majorité. Les deux partis en vinrent à la courtoisie. Le 8 juin 1885, il montra sa force en s'alliant aux torques pour renverser M. Gladstone. La Chambre fut dissoute. Les parnellistes y rentrèrent quatre-vingt-cinq. Ils étaient de plus en plus les arbitres de la situation et offrirent leur concours au plus offrant pour

sour.

— Comme tu es raisonnable et sensée! s'écria Marthe avec admiration.

Edmée se mit à rire d'un joli rire perlé.

— C'est élémentaire. En se faisant aimer on obtient tout ce que l'on veut.

Cette profession de foi fit ouvrir de grands yeux à la sœur aînée. Mais ce fut dit si simplement, comme si la chose ne pouvait admettre discussion, ce fut suivi d'un si joli bavardage sur la beauté du pays, sur les joies qu'elle se promettait en pleine campagne, — elle qui ne connaissait, en fait de verdure, que celle du bois de Boulogne — que Marthe oublia bientôt l'impression reçue. Lorsque la voiture s'engagea dans l'avenue merveilleuse menant au château, que l'on n'apercevait pas encore, Edmée devint presque songeuse:

— Et c'est à toi, tout cela, ces bois immenses?

— Mais oui, dit en souriant Marthe. On peut se promener des heures dans la propriété; pour prendre de l'exercice, on n'a guère besoin d'en sortir.

— Alors, tu es très, très riche?

— Pas extraordinairement. Les propriétés comme celles-ci coûtent cher, quoique je ne me donne pas grand-peine pour l'entretenir, comme tu vois, j'aime mieux les bois qu'un parc — et ne rapportent guère. C'est un luxe de sauvage fort à mon goût. La fortune de mon... de notre père a été partagée en deux. Cette propriété me vient de ma mère. D'après ce que j'ai cru comprendre, tu dois être plutôt plus riche que moi.

— C'est possible. Papa a spéculé avec de l'argent de maman et l'a déculé, à ce que mon tuteur m'a dit. En tout cas, nous ne mourrions de faim ni l'une ni l'autre. Ce doit être horrible d'être pauvre.

— Qui sait? Gagner ma vie ne m'aurait pas fait peur, du moins je l'espère.

Edmée eut un frisson d'horreur. Gagner sa vie, tra-

## FEUILLETON DE LA GAZETTE

## CHARGE D'AME

par M<sup>lle</sup> JEANNE MAIRET

## II

Le train de Paris à Honfleur entrainait en gare. Deux jeunes gens sautèrent lestement d'un compartiment, mais restèrent d'un commun accord auprès de la portière. Une jeune fille, tellement jolie que les voyageurs qui se bousculaient en courant vers la sortie se retournaient pour la regarder, s'apprêta à descendre à son tour. Sa jupe s'accrocha, et elle faillit tomber en sautant. Les deux jeunes gens se précipitèrent pour l'aider.

— Merci, messieurs...

Et les beaux yeux remerciaient aussi, distribuant leurs regards avec une touchante impartialité.

— Eh bien! Edmée... fit la personne d'âge respectable qui accompagnait la jeune fille.

— J'allais tomber, madame, etc.

Elle n'en dit pas plus long, et, impatiente, se hâta vers la sortie.

— Qui est-elle? où va-t-elle? Je connais mon Honfleur et ses environs comme ma poche. Jamais je n'avais vu cette petite merveille...

— Suivons-la, nous finirons bien par nous renseigner. C'est une jeune fille du monde, certes, et cependant, cependant... il y a en elle un je ne sais quoi qui ne sent pas son couvent.

Celui qui parlait ainsi était un fort beau garçon qui, malgré ses vêtements bourgeois, se révélait soldat à ne s'y pas tromper. L'œil dur, la moustache provocante, les allures un peu brusques, semblaient indi-

quer que ce jeune officier n'avait pas le commandement fort doux. Son compagnon était beaucoup moins bel homme; ses yeux bleus étaient les yeux d'un rêveur, d'un homme d'étude probablement.

Edmée hâta le pas. Le cou tendu, le regard ardent, elle cherchait à reconnaître parmi les personnes qui attendaient les voyageurs celle qui était venue pour elle; elle savait que de cette première rencontre dépendaient beaucoup de choses. Elle en oublia tout à fait les deux jeunes gens dont l'évidente admiration l'avait amusée pendant le voyage. Cependant l'admiration lui était nécessaire comme l'air qu'elle respirait.

Marthe Levasseur, dès qu'elle aperçut le visage de cette jeune fille tout vibrant d'émotion, ne douta pas un instant. Elle s'avança résolument, un peu pâle seulement, et dit:

— Vous vous nommez Edmée Levasseur, n'est-ce pas vrai?

Edmée, très troublée, émue à en pleurer, se blottit, par un mouvement d'une grâce féline, dans les bras de son aînée.

— Ma sœur... murmura-t-elle.

Marthe embrassa la jeune fille le plus cordialement du monde. Ce baiser scella un pacte, auquel Marthe n'avait consenti qu'après mainte révolte.

— Sais-tu que je trouve en toi une sœur adorablement jolie — tout simplement délicieuse?

— Je voudrais tant vous plaire...

— Alors, commence par me tutoyer, ma petite Edmée, puisque nous sommes sœurs.

Les deux jeunes gens avaient été témoins de cette scène, Marthe s'en aperçut. Jusque-là elle n'avait vu que sa nouvelle sœur. Son visage très pâle se colora subitement.

— Vous, Robert?... Votre mère ne vous attendait que la semaine prochaine.

— C'est une surprise que je lui fais.

— Je vous enlève alors, car vous ne trouveriez pas de voiture, et nous passons devant votre porte.

Puis, voyant qu'il regardait Edmée avec curiosité, elle dit, non sans un petit effort:

— Ma sœur, Mlle Edmée Levasseur. M. le baron d'Ance.

Le jeune homme salua profondément.

Il y eut un peu de confusion. Il fallait s'occuper de la sous-maitresse qui avait accompagné Edmée et qui demandait à rentrer à Paris par le premier train. Robert déploya un zèle peut-être un peu exagéré. Enfin, il prit place dans le landau, en face des deux jeunes filles. Alors seulement il aperçut son ami qu'il avait complètement oublié, et dont il surprit un regard courroucé et envieux. Comme il passait tout près de la voiture, Robert l'appela d'un geste.

— Marthe, voulez-vous me permettre de vous présenter un camarade de collège qui vient passer son congé de convalescence à Trouville? Le capitaine Bertrand, à qui j'ai promis de le présenter à mes amis, sera une recrue précieuse pour les fêtes que vous préparez, à ce que m'a dit ma mère. Bertrand, Mlle Levasseur.

Puis le landau s'ébranla. Le capitaine resta un moment immobile, regardant les trois jeunes gens, dont les rires arrivaient jusqu'à lui. Il se sentait méconnu, sans savoir pourquoi — car enfin, Robert l'avait présenté. Edmée, cependant, en lui rendant son salut, l'avait regardé un peu longuement. De nouveau, il lui sembla que ce regard n'avait rien à voir avec l'éducation du couvent. Après tout, elle n'avait probablement pas été élevée au couvent. C'était bien la plus jolie fille qu'il eût jamais vue, avec ses grands yeux noirs — les yeux de sa sœur au fait — sa carnation et ses cheveux de blonde! Cela faisait un contraste merveilleusement piquant. Marthe, au contraire, était

franchement brune, le teint mat, les cheveux presque noirs portés en bandeaux luisants. Elle était plutôt bien que mal, cette grande jeune fille sérieuse, mais qui songerait à la regarder une seconde fois, tant qu'elle serait à côté de la petite merveille?

Lorsque Robert eut quitté les deux jeunes filles, Edmée prit la main de sa sœur.

— Que je suis contente... si vous saviez... si tu savais!

Marthe lui sourit; elle était conquise par le charme de cette enfant qui semblait lui demander son affection, réclamer sa protection, qui se faisait petite auprès d'elle, qui était vraiment touchante dans sa naïveté à demi consciente. Elle comprit vaguement que cette façon douce et charmante de demander aide et protection devait, auprès des hommes, être un attrait absolument irrésistible. La mère d'Edmée avait peut-être regardé son père comme Edmée la regardait. Mais cette pensée ne fit que traverser son esprit, comme une douleur lancinante fait vibrer un nerf malade.

Elle se laissa aller à la joie d'avoir trouvé un être plus faible qu'elle à aimer, à dorloter, à choyer de toutes les façons. Lorsque Marthe donnait son cœur, elle ne le reprenait pas. Son premier instinct avait été de repousser la fille de l'étranger. Elle l'avait accueillie, au contraire; maintenant elle l'avait adoptée, loyalement, absolument.

— Ecoute-moi, Edmée. Dans la lettre que je t'ai écrite, je n'ai pas pu tout dire. Une tante, la sœur de ma mère, Mme Despois, qui m'a élevée, que j'aime de tout mon cœur, vit avec moi. Il te faudra faire sa conquête, car — il vaut mieux que tu le saches — elle s'est opposée de toutes ses forces à ton arrivée auprès de moi.

— C'est trop naturel. Elle ne voit en moi que la fille de ma pauvre maman. Je ferais ce que je pourrais pour que, bientôt, elle ne voie en moi que ta

franchement brune, le teint mat, les cheveux presque

noirs portés en bandeaux luisants. Elle était plutôt

bien que mal, cette grande jeune fille sérieuse, mais

qui songerait à la regarder une seconde fois, tant

qu'elle serait à côté de la petite merveille?

Lorsque Robert eut quitté les deux jeunes filles,

Edmée prit la main de sa sœur.

— Que je suis contente... si vous saviez... si tu savais!

Marthe lui sourit; elle était conquise par le charme

de cette enfant qui semblait lui demander son affec-

tion, réclamer sa protection, qui se faisait petite au-

près d'elle, qui était vraiment touchante dans sa naï-

veté à demi consciente. Elle comprit vaguement que

cette façon douce et charmante de demander aide et

protection devait, auprès des hommes, être un attrait

absolument irrésistible. La mère d'Edmée avait peut-

être regardé son père comme Edmée la regardait.

Mais cette pensée ne fit que traverser son esprit, comme

une douleur lancinante fait vibrer un nerf malade.

Elle se laissa aller à la joie d'avoir trouvé un être

plus faible qu'elle à aimer, à dorloter, à choyer de

toutes les façons. Lorsque Marthe donnait son cœur,

elle ne le reprenait pas. Son premier instinct avait été

de repousser la fille de l'étranger. Elle l'avait ac-

cueilli, au contraire; maintenant elle l'avait adoptée,

loyalement, absolument.

— Ecoute-moi, Edmée. Dans la lettre que je t'ai

écrite, je n'ai pas pu tout dire. Une tante, la sœur de

ma mère, Mme Despois, qui m'a élevée, que j'aime

de tout mon cœur, vit avec moi. Il te faudra faire sa

conquête, car — il vaut mieux que tu le saches —

elle s'est opposée de toutes ses forces à ton arrivée

auprès de moi.

— C'est trop naturel. Elle ne voit en moi que la

fille de ma pauvre maman. Je ferais ce que je pourrais

pour que, bientôt, elle ne voie en moi que ta



L'Irlande. Les libéraux promirent davantage. Le 26 juin 1886, Parnell renversa lord Salisbury comme l'année précédente il avait renversé M. Gladstone.

Le 3 février 1886 celui-ci rentra au pouvoir avec un projet de *home rule* plus étendu que nul Irlandais n'eût osé l'espérer. L'île se trouvait être gouvernée par M. John Morley, un de ses plus chauds amis. C'était le triomphe. Il fut encore retardé par la défection des radicaux et des unionistes. M. Gladstone fut battu aux élections générales et le 20 juillet 1886 voyait l'avènement du cabinet actuel.

Rien cependant n'était perdu. M. Gladstone restait fidèle à ses nouvelles amours. Chaque élection partielle montrait les progrès de la cause irlandaise. Les articles fameux du *Times*: *Parnellisme et Crime*, et l'enquête qui les avait suivis, avaient été l'occasion d'un nouveau succès pour M. Parnell. La victoire paraissait certaine dans un avenir rapproché, quand est survenu, prodigieusement à point, le scandale O'Shea...

Malgré tout, l'histoire consacra une page presque glorieuse aux efforts de ce vaillant luttant, qui vient de mourir brisé à quarante-six ans.

## Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 7 octobre.

Derniers commentaires. — La finance: l'émission du Crédit foncier; l'affaire des Métaux et le Crédit industriel.

Aucun incident nouveau n'étant survenu dans le cercle de la politique et des affaires publiques, la presse persiste aujourd'hui à disserter sur les pérégrinations ou sur les conséquences de la mort de M. Boulanger. A ce dernier propos, je recommande à ceux de vos lecteurs auxquels le *Matin* tomberait sous la main, un bien amusant article de M. Henry Maret sur le boulangisme considéré comme une religion nouvelle. On ne peut plus spirituellement persifler la clique dont le défunt général avait fait son entourage.

Dans les affaires financières, par contre, il y a du nouveau. C'est hier qu'a eu lieu la grosse émission d'obligations du Crédit foncier, qui était attendue avec impatience — ainsi que celle de l'emprunt russe qui suivra sous peu — dans la persuasion qu'elle donnerait le signal d'une bonne campagne d'affaires. L'émission a eu lieu. Elle est proclamée un véritable triomphe, puisqu'on estime qu'à la répartition les souscripteurs n'ont obtenu que 20 0/0 de leurs demandes. Et il en est résulté... une forte baisse sur toute la cote.

Notez que rien n'est changé dans la situation favorable et pacifique que depuis quelques semaines chaque ministre proclame tour à tour, que l'argent est abondant, et que la situation financière de la France est considérée comme excellente, la rentrée des impôts donnant une plus-value sérieuse sur les évaluations budgétaires. La conclusion à tirer est donc que le parti des baissiers a fait un retour offensif, en déployant les efforts les plus étonnants pour entraver les émissions en cours.

On raconte que pour soutenir les prix des obligations communales nouvelles, celles qui étaient mises en souscription, le Fonceur n'a pas dû acheter moins de soixante mille titres. Cela ne l'aura guère gêné d'ailleurs, puisqu'il en a souscrit lui-même un million deux cent mille pour sa clientèle. Les autres grands établissements de crédit ont fait de leur côté des demandes importantes, le Crédit lyonnais tenant la tête avec une souscription de sept cent mille obligations. On ne dira pas qu'il n'y ait pas d'argent à placer en France.

L'affaire des métaux, sur laquelle j'ai eu de temps à autre à fournir quelque information, approche d'une étape décisive dans la liquidation. C'est le 21 octobre, en effet, que les usines seront mises aux enchères sur la mise à prix de 48 millions.

Les intéressés savent déjà qu'un groupe financier, à la tête duquel est le Crédit industriel et commercial, a pris l'engagement de couvrir cette mise à prix, et aussi de faire participer à la combinaison tous les créanciers vérifiés de l'ancienne société qui voudront faire à la nouvelle l'apport de leurs créances.

Le Crédit industriel vient d'expédier aux créanciers une circulaire pour leur indiquer

les conditions auxquelles leur entrée dans la nouvelle société est possible. Le dividende de la liquidation des métaux étant provisoirement évalué à 37 0/0, ils recevront pour la somme correspondante 55 1/2 0/0 d'actions de la société à créer, au pair, et 44 1/2 0/0 d'obligations hypothécaires, à 460 francs. Le surplus du dividende, suivant le résultat définitif de la liquidation, sera payé en espèces. Pour répondre à cette offre, les créanciers n'ont qu'un délai fort court, de dix jours. Ceux qui n'ont pas leur opinion formée feront donc bien d'examiner sans retard les avantages et les inconvénients de la combinaison.

## NOUVELLES POLITIQUES

— M. Parnell est mort des suites d'un refroidissement qu'il avait pris vendredi dernier. Deux médecins furent appelés; mais le malade perdit graduellement ses forces. Il s'est éteint hier soir, à onze heures et demie.

D'après une dépêche de Londres au *Temps*, la nouvelle de la mort de M. Parnell causa dans tout le pays une profonde émotion. La nouvelle n'en est parvenue à Londres qu'hier à midi.

Si l'on ajoute à cela qu'il n'avait pas été question de maladie, on comprend que cette nouvelle ait donné lieu à toutes sortes de suppositions.

Le bruit courait notamment qu'il pouvait s'agir d'un suicide. Il est impossible pour le moment de donner des détails.

— Il arrive encore, sans discontinuer, à Rome, des dépêches de villes et de bourgades de province, rendant compte de ce que la presse appelle le nouveau plébiscite. En plusieurs endroits, les manifestations ont eu un caractère franchement hostile pour le clergé; à Sienne, la foule a brisé les vitres du palais archiepiscopal; à Macerata, une bande très nombreuse d'ouvriers a parcouru les rues en criant: « Mort aux pèlerins français! » Les colonies italiennes à l'étranger ont tenu à faire également montre de patriotisme. Le syndicat de Rome a reçu une multitude de télégrammes d'Italiens résidant à Trieste, Trente, Fiume, Zara, Spalato, Paris, Vienne, Berlin, Londres, etc.

L'*Observateur romain* publie une lettre curieuse d'un membre de l'aristocratie romaine. Celui-ci affirme qu'on a trouvé il y a quelques mois, sur le registre déposé près de la tombe de Pie IX, à l'église San-Lorenzo l'inscription: « Vive Victor-Emmanuel! » Il demande si les catholiques n'auraient pas pu à aussi bon droit s'indigner de cette grossièreté que les patriotes de celle du jeune Chouary.

Rien n'est encore décidé au sujet de la désaffectation ou de la nouvelle consécration du Panthéon. La seule chose certaine, c'est que, depuis les scandales de la semaine dernière, la messe n'a plus été célébrée dans cette église.

### La mort du roi de Wurtemberg.

Berlin, 7 octobre. L'empereur est parti ce matin pour assister aux obsèques du roi de Wurtemberg; il arrivera à Stuttgart ce soir à neuf heures.

Stuttgart, 7 octobre. Le corps du roi est exposé sur un catafalque entouré de fleurs; le visage est pâle et livide, et dénote la trace de grandes souffrances. L'entrée de la chambre mortuaire n'a été permise qu'aux fonctionnaires et personnes munies d'une autorisation. Le cadavre sera placé demain sur un sarcophage et exposé dans la salle blanche du château, où le public sera admis à le visiter. La cérémonie funèbre commencera vendredi, à dix heures, par un service divin devant le catafalque.

Dans le conseil des ministres tenu hier, M. de Mittnacht, président du conseil, se conformant aux usages, a remis au roi la démission de tous les ministres. Le roi a déclaré qu'il la refusait, car le cabinet possède toute sa confiance et il n'entend rien changer dans la direction gouvernementale.

D'après le *Staatsanzeiger*, l'empereur a adressé au roi un télégramme, dans lequel il exprime à la famille royale et au peuple la part qu'il prend à la douleur qui les frappe. Il les assure de son tendre attachement et de son amitié la plus vive. Le roi a remercié l'empereur en lui disant qu'il a conscience de la grave responsabilité qui lui incombe de par la volonté de Dieu, mais qu'il se sent raffermi par les témoignages de sympathie que lui donne l'empereur. Il restera toujours, comme il l'a été depuis de longues années déjà, comme membre de l'armée prussienne, comme il l'est maintenant comme roi allemand, d'une fidélité à toute épreuve à l'empereur.

### Le mouvement ouvrier.

— Londres semble être à la veille d'une nouvelle grève des docks, semblable à celle d'il y a deux ans. Depuis trois semaines, les ouvriers de deux des plus importants entrepôts des bords de la Tamise étaient en grève. Avec l'aide de la Fédération des armateurs, qui leur avait fourni des ouvriers non-unionistes, les

directeurs de ces établissements avaient pu continuer leurs opérations; mais lundi, la situation a pris un caractère aigu. Les ouvriers grévistes ont obtenu l'appui de tous leurs camarades qui travaillent aux docks, aux entrepôts et sur les bateaux du port, et cette Fédération des Trades-unionistes des métiers fluviaux a obtenu le concours des camionneurs, de sorte que depuis lundi les deux entrepôts en question, Carron-Wharf et Hermitage-Wharf sont « bloqués », c'est-à-dire mis en interdit, et qu'aucun camionneur unioniste ne peut y amener ou en emporter de marchandises. Les entrepositaires ont bien engagé des camionneurs non-unionistes, mais le travail de chargement et de déchargement s'effectue imparfaitement, et le transport encore plus mal.

L'origine de la querelle est la décision prise par les directeurs du Carron-Wharf et de l'Hermitage-Wharf de ne pas payer comme hommes de travail effectif les heures du repas, ainsi que cela se pratiquait depuis la grève de 1889. Actuellement les ouvriers d'un côté et les directeurs de l'autre paraissent résolus à lutter jusqu'à ce que l'une des deux parties soit obligée de céder à la force. La lutte ainsi engagée peut prendre des développements considérables. Il est fort à craindre en effet que, pour répondre à l'action de la Fédération des armateurs, tous les unionistes des bords de la Tamise prennent fait et cause pour leurs camarades des deux entrepôts et que la grève devienne générale aux docks et dans tous les entrepôts.

## CONFÉDÉRATION SUISSE

Conseil national. — L'élection du remplaçant de M. Stuessel au Conseil national donne lieu à des tiraillements entre le parti démocratique et les socialistes. Ceux-ci, se trouvant en majorité dans la dernière séance du Grudi de Winterthur, ont fait adopter la candidature de M. Seidel, qu'on appelle là-bas le « Bauernfresser », le « mangeur de paysans ». Jamais les démocrates n'accepteront une candidature aussi révolutionnaire.

Les associations agricoles d'Uster, Pfäffikon et Winterthur ont décidé de porter M. Bertschinger, agriculteur à Pfäffikon.

Tarif et banques. — L'assemblée des délégués du Grudi neuchâtelois, réunie à Boudry, a décidé de recommander le monopole des billets de banque. Le comité cantonal, dont le siège est au Locle, a été chargé de prendre l'initiative d'un mouvement populaire, hostile au tarif des péages.

Chemins de fer. — Le Conseil fédéral a invité le Conseil d'Etat du Tessin à ordonner une enquête sur la « Société de navigation et des voies ferrées pour le lac de Lugano », pour contravention à la loi sur la durée du travail dans l'exploitation des chemins de fer et autres entreprises de transport, et de transmettre le dossier à l'autorité judiciaire cantonale.

— On mande de Berne à la *Tribune* que jusqu'ici 72 cas ont été réglés à l'amiable avec les victimes de l'accident de Zollikofen ou leur famille. Il est permis d'espérer que les indemnités ne donneront pas lieu à un procès. Une seule personne reste en traitement.

Union postale. — M. Eugène Borel, directeur du bureau international des postes, est aujourd'hui en bonne voie de guérison. M. Borel passera une partie de l'hiver à Locarno, ce qui lui permettra de s'occuper des affaires de son bureau et de continuer ses fonctions d'auditeur en chef.

Referendum. — Le délai d'opposition étant écoulé, la loi créant les corps d'armée et celle qui adjoint un officier d'état-major au chef du département militaire vont entrer en vigueur.

Antiquités. — La Confédération a acheté pour 146,000 francs de vitraux à la vente de la collection Vincent à Constance. Les vitraux complets sont au nombre de 72, les fragments comprennent une collection de plusieurs milliers de pièces, datant des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Lorsque le musée national sera construit, fin 1893, la collection des vitraux anciens sera une des plus belles qui existent.

Concert helvétique. — La Société suisse de musique — *Allgemeine schweizerische Musikgesellschaft* — qu'on appelle, si nous ne faisons erreur, dans la Suisse romande la Société du Concert helvétique, s'est dissoute dimanche dernier, à Olten. Son avoir, de 24,000 francs en espèces plus une bibliothèque, évaluée à 25,000 francs, a été constitué en fondation. Elle sera gérée par la bourgeoisie de Bâle; un comité de sept personnes utilisera les intérêts du capital pour encourager de jeunes artistes et compositeurs suisses.

Régie de l'alcool. — Le Conseil fédéral a refusé d'entrer en matière, pour incompétence, sur le recours de M. Ch. Barri, aubergiste à Oberried, district du Lac, Fribourg, pour contravention à la loi fribourgeoise sur les auberges.

Jésuites. — Le *Confédéré* a signalé un jésuite au Conseil fédéral! Il s'agit de M. l'abbé de Weck, en 1884 vicaire du curé de Vevey et que le gouvernement vaudois empêcha à cette époque de remplir des fonctions pastorales à Montreux. M. de Weck avait recouru contre cette interdiction au Conseil fédéral en produisant: 1<sup>o</sup> une déclaration du chef de la province germania attestant que l'abbé était volontairement et définitivement sorti de l'ordre; 2<sup>o</sup> une

court, et Marthe veut bien me tutoyer.

— Mon Dieu! Marthe fait ce qui lui plaît. C'est elle qui vous invite; elle prétend que vous êtes sa sœur. Moi, je ne demande pas mieux. Seulement, si je suis sa tante, je ne suis pas la vôtre. Sa mère était ma sœur, une sœur que j'adorais...

— Je le sais, madame. Vous ne désirez pas ma présence. C'est si naturel! Mais si vous voulez bien me regarder une bonne fois dans les yeux — comme cela, tenez! — vous verriez bien que je ne suis pas mauvaise, que je serais désolée d'être la cause d'un instant de froid entre ma grande sœur et vous, et que je ferai de mon mieux pour qu'un jour vous me pardonniez d'être... la fille de ma mère.

Alors, étonnée par toutes les émotions de la journée, par cette première résistance, prévue pourtant, Edmée éclata en sanglots, des sanglots violents d'enfant qui ne sait pas se contraindre et qui veut qu'on le console. Très ennuyée de cette scène, Mme Despois sortit précipitamment de derrière son métier.

— Voyons, mademoiselle, voyons... Edmée!...

— Pardon, madame, balbutia Edmée entre deux sanglots, se laissant éblouir par sa sœur, c'est pas exprès, c'est plus fort que moi... C'est fini maintenant.

— Alors, il faut que je vous embrasse pour faire la paix?

— Ah!... si vous vouliez bien ne pas me détester!

— Mais je ne vous déteste pas, vous; c'est le passé que je déteste. Allons! n'en parlons plus. Là, êtes-vous contente?

Et la tante Relie l'embrassa au front, un peu bien contre son gré, mais ne résistant pas aux regards suppliants de Marthe.

L'orage passa comme il était venu. Edmée riait, en pleurant encore, et remerciait Mme Despois en petites

déclarations de Mgr Cosandey, évêque de Lausanne et Genève attestant que l'abbé était soumis à la juridiction épiscopale et ne relevait d'aucune autre obédience.

Le Conseil fédéral — nous ignorons pour quels motifs — ne tint pas ces déclarations pour suffisantes et écarta le recours. Aujourd'hui, il examine à nouveau le dossier de M. de Weck.

Il paraît qu'on a encore du temps à perdre au Palais fédéral. On se croirait au XVI<sup>e</sup> siècle quand on lit des choses pareilles!

### Le Simplon.

Genève, 7 octobre. Discutant le budget au Grand Conseil de Genève, M. Henri Fazy a parlé, incidemment, du Simplon et des intérêts de Genève.

Aux yeux du député radical, le percement du Simplon sans celui de la Faucille serait désavantageux au canton de Genève. Il désire que le Conseil d'Etat ne s'engage pas sur cette question et ne promette pas de subvention. Il ne faut pas craindre de faire pour le percement de la Faucille une grosse dépense, qui serait certainement productive et favorable au développement de la prospérité commerciale de Genève.

M. Ador, conseiller d'Etat, répondant à M. Fazy, s'est dit complètement d'accord avec ce député. Le Conseil d'Etat a déclaré dans son discours d'installation que toute subvention du canton de Genève pour le Simplon serait subordonnée à la condition que la Confédération, de son côté, lui viendrait en aide pour le chemin de fer de la Faucille qui l'intéresse plus particulièrement.

### NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — Lundi soir, un domestique de M. Moser, meunier à Berne, descendit avec une voiture attelée de deux chevaux et chargée de lourdes poutres en fer la route de l'Allenberg. Après avoir traversé le passage à niveau, le conducteur du véhicule fit avancer l'attelage tout près de la pente avant de serrer le frein, de sorte que la voiture commença à pousser les chevaux et que ceux-ci ne purent la retenir jusqu'à ce que le domestique fût parvenu à enrayer. A peu près au milieu de la pente, l'attelage se heurta contre un grand arbre et l'un des chevaux fut lancé au bas du talus très abrupt, tandis que l'autre resta couché au bord de la route, les jambes fracturées. La voiture a été brisée. Le domestique, Jean Bigler, qui a reçu des blessures graves, fut transporté à l'hôpital de l'Isle. Les deux chevaux ont dû être abattus.

Un autre accident de voiture s'est produit le même jour à Oberburg: Jacob Brand, domestique chez M. Jorj, meunier, à Goldbach, devait conduire une voiture chargée de farine à Seewil. Vers 3 1/2 heures du matin, il passa à Oberburg. Vu l'heure matinale, il est probable que Brand s'était endormi sur son siège. Quoiqu'il en soit, les chevaux s'engagèrent sur le bord de la route et la voiture tomba dans le ruisseau. Malheureusement, Brand fut pris sous la charge; lorsqu'on parvint à le dégager, il avait cessé de vivre.

FRIBOURG. — Samedi soir, une rencontre de deux voitures à un cheval a eu lieu au bas de la route de la Crausaz, à Marly. L'une venait de Fribourg, l'autre de Villarlaz avec un chargement de lait destiné à la laiterie de Marly. Le choc fut si rapide et si violent que la première voiture a été retournée en sens contraire avec le cheval; la limonière s'étant au même instant cassée est entrée dans les flancs du cheval venant de Villarlaz, lequel tomba mort après avoir fait quelques pas.

TESSIN. — S. M. le roi d'Italie a fait envoyer, par M. Rattazzi, ses compliments de condoléance à la famille du sculpteur Vela. Le roi dit qu'il se souviendra toujours de l'artiste pour la haute valeur des œuvres qu'il a produites et pour l'amour qu'il a porté à l'Italie.

GRISONS. — Un seul marchand de comestibles de Coire a vendu, depuis l'ouverture de la chasse, 131 chamois; un autre en a vendu 91.

## CANTON DE VAUD

### Un épilogue.

Berne, 8 octobre. Après avoir examiné le cas de Mme Burke, à Montreux, le Conseil fédéral a décidé d'adresser la lettre suivante au Conseil d'Etat du canton de Vaud:

Par office du 7 septembre dernier, vous avez bien voulu communiquer à notre département des affaires étrangères, à sa demande motivée par un *pro memoria* de la légation de Grande-Bretagne, les actes de l'enquête concernant l'*incident Burke*, qui s'est produit à Montreux le 23 août dernier.

L'étude de ces actes nous a convaincus que tous les torts étaient manifestement du côté de Mme Burke.

L'enquête, si impartialement et si minutieusement conduite, établit en effet, d'une façon irrécusable, que Mme Burke, invitée poliment à quitter une chambre

phrases entrecoupées de sanglots.

Marthe l'emmena au plus vite pour l'installer. En voyant les deux jeunes filles, le bras de l'aînée autour de la cadette qui semblait toute petite et mignonne à côté de la jeune châtelaine, tante Relie murmurait: « Eh bien, si l'on m'avait prédit que je l'embrasserais, celle-là!... Mais, avec ces yeux-là, elle fera ce qu'elle voudra de tous ceux qui l'approcheront. Quant à Marthe, elle est ensorcelée, cela se voit. Bah! on mariera la petite en deux temps trois mouvements; ce n'est pas elle qui boudera le mariage... puis nous serons tranquilles de nouveau. Elle est délicieuse, il n'y a pas à dire... »

L'appartement particulier de Marthe se composait d'une grande chambre donnant sur le jardin et d'un boudoir aménagé dans la grosse tour de droite. Ce boudoir rond était un réduit délicieux. Le mur était si épais, que dans sa profondeur, à chaque étroite fenêtre, l'enfoncement offrait deux sièges bien fournis de coussins, d'où l'on jouissait admirablement de la vue. Un petit escalier tournant, également pratiqué dans l'épaisseur du mur, menait au jardin par une petite porte qui ne servait guère qu'à Marthe. L'étage supérieur était également desservi par le petit escalier, mais les appartements en haut étaient rarement habités. A côté de la chambre à coucher, et communiquant avec elle, se trouvait une autre pièce très vaste, très gaie.

Voici la chambre, Edmée, du moins si elle te plaît. Si tu le préfères, je te ferai arranger l'appartement juste au-dessus, avec un salon également dans la grosse tour. Mais il m'a semblé que — surtout si tu as peur des revenants — tu aimerais à être soignée au lieu de te faire soigner; tu vois, il y a un piano, des livres, un bureau, et il est assez grand pour que nous ne nous gênions pas mutuellement.

— Laisse-moi être près de toi, Marthe, toujours

d'étranger dans laquelle elle s'était introduite indue-ment, à violamment soufflé, non seulement M. et Mme Chessex, propriétaires de l'hôtel de la Gare, à Montreux, mais aussi M. Isor, commissaire de police de la commune du Châtelard. M. le Dr Bertholet, à Montreux, certifie avoir constaté, de ce chef, chez Mme Chessex, un gonflement notable du pavillon de l'oreille gauche et de toute la région périauriculaire, gonflement qui avait amené du côté lésé un certain degré de surdité.

Quant aux ecchymoses et écorchures que M. le Dr Vuillet, à Genève, a constatées, le 25 août dernier, aux bras et aux jambes de Mme Burke, celle-ci se les est évidemment attirées elle-même en passant bras et jambes à travers les barreaux de la fenêtre de la geôle de Montreux. Il résulte en effet de l'enquête que, malgré ses excès, Mme Burke n'a été brutalisée d'aucune manière, ni lors de son expulsion de l'hôtel, ni pendant son transfert à la geôle.

En communiquant le dossier de l'enquête à M. le ministre de Grande-Bretagne, notre département des affaires étrangères n'a pas manqué de relever ces faits. Il a fait observer en outre, que Mme Burke n'avait pas été emmenée en prison à la suite des excès commis lors de son expulsion de l'hôtel, mais pour faire cesser le scandale public qu'elle occasionnait en invectivant grossièrement, sur la terrasse et à la porte de la buvette de l'hôtel, toutes les personnes présentes.

M. le ministre d'Angleterre, en retournant le dossier à notre département des affaires étrangères, l'enferme par écrit que, vu l'évidence résultant de l'enquête, l'affaire ne saurait donner lieu à une action diplomatique de la part de la légation et que Mme Burke en sera avisée. Il exprime en même temps ses remerciements pour les informations que vous avez bien voulu procurer, pour lui être communiquées, à notre département des affaires étrangères.

Nous avons pris acte de cette déclaration, que nous nous impressions de porter à votre connaissance. Mais nous ne pouvons clore cet incident, pour ce qui nous concerne, sans exprimer nos très vifs regrets au sujet de la conduite tenue par ceux qui, sans contrôle préalable et sans retenue, ont livré pour ainsi dire sous l'autorité de leur nom, des faits controuvés à la publicité, alors que leur situation leur eût commandé plus de circonspection et d'égards vis-à-vis de notre pays. Pour détruire les fâcheux effets de cette publicité, il ne reste d'autre moyen que de rétablir, publiquement aussi, les faits tels qu'ils se sont passés.

En remettant ci-joint les actes de l'enquête à votre disposition, nous saisissons, etc.

Conseil fédéral suisse.

VEVEY. — Dans la colonie étrangère, on parle beaucoup, paraît-il, de la fondation prochaine d'un consulat russe à Vevey.

Plusieurs sociétés de laiterie des environs de Vevey se sont réunies pour discuter le prix de vente de leur lait. Elles ont décidé de ne conclure aucun marché au-dessous de 14 centimes le kilo; l'une d'elles a même vendu son lait 15 centimes.

C'est du moins ce que dit la *Feuille d'avis de Vevey*.

PERROY. — La nouvelle gare de Perroy a été inaugurée dimanche. La fête a été très gaie, et l'on y a prononcé de nombreux discours.

NYON. — M. Gédéon Morel, décédé à Genève, a légué 1000 francs à l'Infirmière de Nyon.

VICH. — Il résulte de l'enquête faite par le juge de paix du cercle de Begnins, que l'incendie de la maison de « Clarens », près de Vich, est due à l'imprudence d'enfants jouant avec des allumettes. Ces enfants étaient restés seuls à la maison pendant que leurs parents assistaient au sermon du Jéhu.

MORGES. — La mise des vins de la commune de Morges aura lieu lundi prochain, 12 octobre.

A la suite d'arrangements conclus avec les autorités communales, pour la construction d'un entrepôt de marchandises à la gare de Morges, les maisons de commerce de cette ville, qui ont pris l'initiative de cette entreprise, ont décidé la formation d'une société par actions, au capital de 50,000 fr. Elles ont souscrit, entre elles un capital de 30,000 fr. et offrent le solde en souscription publique.

La Société des entrepôts étudie également la construction d'un dépôt pour pétrole et matières inflammables, en vue duquel il sera fait plus tard une nouvelle émission d'actions.

Une souscription ouverte en faveur de la bibliothèque du collège de Morges a produit 378 fr. Cette somme permettra de faire l'achat d'une centaine d'ouvrages, dont le choix sera fait par la conférence des instituteurs, et qui seront mis en lecture au commencement du semestre d'hiver.

PAYERNE. — L'arrachage des betteraves à sucre a commencé à Payerne et dans les environs. Le département de l'agriculture y est représenté par M. le professeur Chuard, la société en formation par M. l'ingénieur Belin et les agriculteurs par MM. Baud, directeur, et Bosset-Delacon.

Dans chaque champ on récolte sur place les betteraves contenues dans un ou deux mètres carrés de terrain; elles sont ensuite posées, affr. de pouvoir se rendre compte du produit à l'hectare.

Des échantillons sont expédiés, en France et à la station agricole de Lausanne pour y être analysés.

près de toi. J'y suis si bien! Et quelle jolie chambre tu m'as donnée, quelle vue! Ah! que nous allons être heureuses, toutes deux!

Elle ne tenait pas en place, un peu fiévreuse, un peu surexcitée; elle voulait de suite visiter le château, tandis que la femme de chambre ouvrait ses malles et mettait en ordre tous ses effets.

L'arrière du château, très irrégulier, coupé de tourelles en étagères, de corps de bâtiments en retrait, puis en saillie, de petites cours intérieures pavées de grands blocs de pierre, tout cela bati à diverses reprises, selon les besoins du moment, jurait un peu avec la façade sévère et nue. Plus loin, on découvrait les écuries, les communs, une basse-cour, puis un grand verger et un potager. Au-delà, les grands bois silencieux s'étendaient au loin de tous côtés...

Edmée, petite Parisienne en rupture de ban, se grisait de toute cette vie nouvelle de pleine campagne qui avait le charme de l'imprévu et de la nouveauté. Elle comptait s'amuser infiniment à jouer à la fermière. Mais les idées dans ce petit cerveau s'entrechoquaient à la diable.

Et tu vas recevoir, donner des fêtes? Quel bonheur!... C'est ce monsieur... comment s'appelle-t-il donc?... qui l'a dit. Tu le connais depuis longtemps? C'est drôle qu'il n'ait pas songé à l'épouser? puisque vous êtes voisins de campagne. La campagne, ça doit donner envie de se marier...

Tu vois bien que non, puisque, pour moi, ça n'est pas encore fait!

— Ça viendra. Il me plaît beaucoup ce monsieur, quoiqu'il ait les épaules un peu rondes; il doit être très beau, penché sur sa table... L'autre aussi, tu sais, le militaire, est charmant. Nous avons voyagé dans le même compartiment, ces deux messieurs et nous; je ne te l'ai pas dit? Je me suis amusée!...

[A suivre.]



Les résultats sont, paraît-il, excellents soit comme poids soit comme rendement en sucre.

AVENCHES. — On se souvient, dit le *Journal d'Avenches*, d'Adolphe Meyer, le malheureux postillon qui dans l'hiver de 1879-80 fut gelé en faisant son service entre Sallavaux et Avenches, et dû subir l'amputation des quatre membres à l'infirmerie de la Broye.

Il vient de mourir dans sa famille et en souvenir des bons soins qu'il a reçus à l'infirmerie, il lui a été légué 400 francs, soit quatre déléguations de 100 francs de l'emprunt hypothécaire de cet établissement. Ces titres avaient été souscrits au nom de A. Meyer sur le produit des collectes faites en sa faveur.

A. Meyer a exprimé à maintes reprises sa reconnaissance pour tout ce qui a été fait pour lui après son terrible accident.

YVERDON. — L'enquête instruite sur le crime de Bonvillars — vieillard tué d'un coup de fusil et dépourvu de l'argent qu'il portait — n'a donné jusqu'ici aucun résultat, faute d'indices.

La police d'Yverdon n'a pas réussi davantage à mettre la main sur l'auteur du vol commis près de Calamin, la victime n'ayant pu donner le signalement de ses agresseurs.

## LAUSANNE

Jura-Simplon. — Le tronçon Montreux-Ville-neuve de la double voie du Jura-Simplon — qui doit être prolongée plus tard, comme on le sait, jusqu'à Lausanne — sera livré à l'exploitation samedi 10 octobre.

De Montreux à Vevey, les travaux sont assez avancés pour que la seconde voie puisse être posée encore avant l'hiver. Entre Vevey et Lausanne, le travail se fera l'année prochaine.

La compagnie du Jura-Simplon a fait aussi construire, cet été, un bâtiment définitif pour la station de Burier.

La nouvelle poste. — La commission chargée de l'expropriation éventuelle des immeubles Grenier, où la Confédération désire édifier la nouvelle poste, a déposé, ces jours, son rapport.

L'ensemble des immeubles a été taxé par les experts 1,008,630 fr.

Dans ce chiffre ne sont pas comprises les indemnités pour cessation de bail; celle réclamée par M. Widmer, jardinier, reste à débattre.

La commission d'expertise était composée de MM. Pelletier, ancien député, Isoz, architecte, et H. de Cérénville, directeur de « La Suisse ».

Le temps qu'il fait. — Nous avons eu, cette nuit, une pluie abondante qui a fait notablement baisser le thermomètre. Mais ce matin, le soleil brille de nouveau et on espère que la vigne aura encore quelques beaux jours.

D'après Falb, les jours critiques de la fin de l'année sont le 17 octobre, le 1<sup>er</sup> et le 16 novembre, les 1<sup>er</sup>, 15 et 31 décembre.

Le 17 octobre doit être aussi mauvais que le 18 septembre, qui a joué un si vilain tour à l'exposition horticole de Montreux.

Concert. — Le célèbre flûtiste Taffanel, accompagné de dix instrumentistes du Conservatoire de Paris, donnera un concert à Lausanne, le 30 octobre.

Gymnastique. — Un cours de moniteurs, organisé par le comité central de la Société vaudoise de gymnastique, aura lieu à Lausanne, au local de Saint-Roch, les 17 et 18 octobre, sous la direction de MM. Gand et Adolphe Michel. Le programme porte des travaux aux engins, des jeux en plein air (foot ball et barette) et des exercices nationaux.

## BEAUX-ARTS

### L'exposition vaudoise des beaux-arts.

II

Je ne veux pas dire que la personnalité de l'artiste doit nécessairement éclater dans son œuvre; j'estime simplement que, visible ou latente, elle est indispensable au caractère d'art. A tort ou à droit, je me représente une œuvre d'art comme une sorte de transfiguration; je lui demande quelque chose de plus qu'une image, que ce quelque chose émane de l'artiste ou du modèle même.

Le photographe ne nous livre point des reproductions fidèles de la nature. Ses plaques transposent les couleurs en valeurs et forcent singulièrement la perspective et les rapports de plans; elles modifient très sensiblement l'aspect des choses, et c'est par là qu'elles nous plaisent, bien plutôt que par la rigueur des lignes et l'exactitude des détails — je parle de la photographie artistique et non pas de celle qui ne vise qu'au document. — Ce que le photographe nous donne involontairement, l'image interprétée, ne se nous pas en droit de l'auteur de l'artiste? Je crois que la réponse n'admet pas le doute: le spectateur quelconque d'une exposition, ce public, auquel les finesse échappent et que les éclats ne choquent point, le gros public discerne parfaitement le travail de l'intelligence de celui de la main seule, et son jugement est très ordinairement confirmé par la postérité, par celle même des artistes.

Sans être plus exigeant que le public, je peux bien affirmer que la peinture de portrait, au moins, ne supporte ni la médiocrité ni l'indifférence du peintre. Personne ne s'arrête devant un portrait insignifiant; un portrait insignifiant est un portrait qui n'a que la ressemblance. Or il n'est pas de genre où il soit plus facile et plus utile d'étudier l'esprit et le procédé des peintres.

La composition historique n'est en effet que du portrait agrandi, dont le cadre embrasse des époques et des foules au lieu d'enfermer un seul personnage en un seul lieu.

La peinture de genre, qui retrace des scènes plus fréquentes, plus familières, où la physiologie et l'action jouent un rôle prépondérant, peut charmer par toute sorte de petits accidents plus ou moins personnels et comme indépendants de la volonté de l'auteur.

Le paysage au contraire est une manière de foire aux originalités, où chacun se jette avec la conviction qu'on y peut faire ce que l'on veut. Aussi que de toiles où le spectateur étonné cherche en vain l'objet représenté, dont sa mémoire ou son intuition vue lui donnaient une idée tout autre; que de toiles où toute sincérité, toute poésie, tout charme cède devant l'humour et la petite personne du peintre, suivant qu'il a daigné voir ou ne pas voir, modifier telle couleur, renverser telle valeur, négliger telle loi de la nature... Je sais des paysages qui sont les plus fidèles portraits que jamais peintres aient faits d'eux-mêmes.

Quant à la peinture d'animaux, elle m'intéresse médiocrement, hormis certaines œuvres où je trouve réalisés mon idéal artistique, où l'ère reproduit n'est qu'un prétexte, symbole vivant et magnifique d'une existence supérieure, d'un pays ou d'un peuple. Tel le *Taureau* de M. Burnand, maîtresse toile, malgré les critiques dont elle est l'objet, et l'une des plus saisissantes images que je connaisse de la vie alpestre.

Le portraitiste n'a pas — pas toujours — le choix du modèle. Il en est réduit à l'étudier, l'analyser, s'en rendre maître en quelque sorte et le composer, c'est-à-dire l'encadrer dans le milieu convenable. Il semble, à ce compte, qu'il n'y ait qu'une manière de faire un portrait. Détrompez-vous, il y en a cent. Tel ne verra dans son modèle que le jeu des lignes, tel autre que les carnations; l'un se laissera séduire par l'expression, un autre par le caractère, un troisième par l'air d'une étude psychologique, ou la possibilité d'un brillant décor, ou l'espoir d'une simple réclame. Et le modèle passible d'autant d'interprétations diverses peut fournir à chacune un heureux motif. Chacune aura ses admirateurs et ses détracteurs; mais le public éclairé n'en appréciera réellement qu'une, celle qui, sous la perfection de la forme et de la couleur, lui révélera le caractère intime, l'âme du modèle, en laissant oublier l'instrument: le peintre.

\*\*

L'exposition de la Grenette compte trois portraits de mérite, où, malgré la dissimilation des sujets, on peut avec fruit suivre et comparer les objectifs et les procédés de leurs auteurs. L'un est de M. Burnand, le second de M. Giron, le troisième de M. Renévier.

M. Burnand expose un portrait de vieillard dans un cadre oblong. Cette forme d'encadrement, disons-le en passant, est de mode aujourd'hui et cette mode est une erreur du goût. Voici pourquoi. Une figure assise, et de profil, peut offrir une proportion en longueur; mais la prépondérance — morale — de la tête rachète celle des lignes du corps et rend au portrait — à moins qu'il ne représente une personne couchée — sa tendance verticale. L'encadrement horizontal contrevient à cette règle; il a de plus l'inconvénient d'enlever du ciel à la figure, de l'écraser et d'obliger à l'étendre au détriment de la simplicité et de l'unité de l'ordonnance.

Le portrait de M. Burnand confirme cette observation, que j'ai faite maintes fois. La figure, une figure de vieillard en noir, est admirablement campée pour les besoins de la cause, c'est-à-dire du cadre, et la pose en devient pénible à force d'être nécessaire. C'est aussi pour remplir des vides inévitables, à droite et à gauche, que le peintre a, d'un côté, accoué sa figure sur une demi-balle inutile au sujet, et, de l'autre, terminé le bras du fauteuil par une volute énorme et flamboyante qui absorbe, avec le vide du cadre, une partie de l'intérêt de l'œuvre. Le fond est un gris jaunâtre quelconque, bien en place.

La toile de M. Giron porte une jeune femme en rose, assise en pleine lumière; derrière elle s'enfonce une noire perspective d'appartements avec, au fond, une échappée sur des prés ensoleillés que domine le clocher de St-François. Une jeune fille en rouge, et un géranium rouge étalent la figure principale des deux côtés. Le cadre est oblong, presque carré. Mais on n'y prend pas garde; la composition est moins un portrait qu'une scène d'intérieur détachée de la vie réelle, un «tableau vivant» dans un châssis doré. Si les nécessités du cadre s'y font sentir, ce n'est assurément que dans les dimensions de cette délicate figure rouge, qui est trop petite, ou n'est pas à son plan, mais rempli telle quelle le but du peintre et se fait agréer du spectateur telle quelle aussi.

Le troisième portrait dont je veux parler est de M. Renévier: une femme dans la force de l'âge, debout, presque en pied, drapée de soie verte à dessins rou-

ges, sur un fond atténué de tapisserie, sans autre accessoire qu'un coin de cheminée avec un bouquet de gentianes et d'anémones jaunes, jetant une lumière discrète et très gaie sur le milieu de la toile.

Le portrait de M. Burnand est merveilleusement dessiné, comme tout ce que est artiste fait. La couleur en est riche, chaude, vibrante; le modèle superbe. Le sang circule abondamment sur cette figure un peu colorée, suffisamment sur ces belles mains de vieillard, grasselettes et légèrement enflées. La tête a du caractère; elle vit. Et cependant, plus je la regarde, plus il me semble que la vie s'est réfugiée sur les seuls traits du visage, que les yeux ne reflètent rien, que ce grand front lisse est vide; que le caractère n'en est qu'extérieur et que tout ce remarquable portrait n'est qu'une ressemblance.

Cette œuvre me donne sur les procédés de M. Burnand, comme aussi sur sa manière de voir, des indications que semble confirmer l'étude de ses dessins. La pâte en est rugueuse, très épaisse, un peu sèche. La touche est inégale, plutôt brève et comme emportée, reprise, recouverte jusqu'à ce que l'effet soit atteint. On voit que le peintre travaille avec ardeur et prend plaisir à la tâche. Il aime le détail, ou, plus exactement, le morceau, il y attache une importance à peu près partout la même et qui dénote chez lui une prédilection, peut-être inconsciente, pour le dessin et la qualité plastique des choses. Cependant sa peinture n'a rien de précieux ni d'aride. La richesse des tons et des valeurs assoupit cette touche uniformément hachée, et l'effet d'ensemble se dégage peu à peu de cette mosaïque de coups de brosse, lancés comme une cavalerie en déroute.

Dans ses dessins, de même, l'effet ressort de la multiplicité de coups de crayons ayant chacun sa valeur et sa place; la couleur y est rare et ne paraît pas cherchée (1).

Tout autre est le mode de M. Giron. Sa touche colle de jet, large, facile, égale, un peu indifférente. Elle n'est jamais récente, à peine recouverte sur les bords. Touche après touche, l'œuvre s'achève en un minimum de coulées de brosse, dont chacune est une petite synthèse de la nature.

Examinons maintenant le portrait. Au premier aspect il étonne, il choque même. Cette impression n'a cependant pas duré chez moi. Au contraire, je me suis habitué à l'œuvre, elle m'a attiré et me séduit par des vertus sur la valeur desquelles je ne me fais du reste pas illusion. Et d'abord, est-ce bien un portrait? Oui, si l'on appelle portrait une simple conformité d'aspect entre l'original et la copie. C'est même un double portrait, d'après le titre. La jeune fille qui rit dans l'ombre du salon est aussi ressemblante et plus vivante que la jeune femme assise au plein jour de la veranda. Mais celle-ci occupe incontestablement la place d'honneur; elle est à peu près la seule tache claire du tableau, et, malgré l'étonnante vérité des accessoires, table, chaises, lustres, modèles en quelques coups de brosse avec une précision frisant le trompe-l'œil, elle est et reste le centre, la raison d'être de l'ensemble. Son profil rayonne sur le fond sombre des appartements; il s'y découpe avec la vigueur d'une intaille, sans dureté; il y a un curieux fait d'absorption du noir par le blanc, de l'ombre par la lumière. La carnation du visage est merveilleuse; c'est délicieux, c'est frais, c'est fluide. Il semble que le modèle vienne d'appuyer légèrement ses doigts effilés sur sa joue, où ils ont laissé ces effluves blanchâtres qui caractérisent le retrait momentané du sang. Mais la chevelure est inconsistante et terne; la taille est plate; les mains elles-mêmes, dessinées et modelées à ravir, sont exsangues. La circulation de la vie semble cesser des attaches du cou, et sous les vêtements on ne sent pas un corps, un beau corps de femme; ils ne couvriraient pas autrement un mannequin de bois ou une cage d'osier. Dans cette figure adorable et sans expression, il n'y a même pas un caractère extérieur; la vie y est à fleur de peau comme la peinture en est à fleur de toile.

Il en est à peu près de même chez la jeune fille en rouge, bien qu'on y devine plus facilement déjà le mouvement et la vie. Tout le reste, de cette branche de géranium flambant au bord du cadre — non sans préjudice au teint de la figure principale — à cette perspective verte sillonnant les ténèbres de l'arrière-fond, tout l'accessoire à l'éclat et l'intensité d'existence de la nature même. N'est-ce pas bizarre, ce parti-pris de traiter le premier plan — le sujet — en relief méplat, et les fonds — les objets — presque en ronde-bosse?

Comme peinture, c'est étoffé, c'est soutenu, c'est riche et vibrant jusque dans les noirs, c'est d'une couleur superbe, c'est très brillant et très fort. Mais devant cette japonerie étourdissante, et très parisienne, qui s'impose à l'œil et le retient, sans qu'on puisse bien dire par quoi, la première chose qu'on se demande, c'est le nom de l'auteur. — Est-ce bien du portrait?

Tout autre est le portrait de Mme C., par M. Renévier. A distance, cette grande toile n'a rien qui attire. L'harmonie en paraît un peu grise; un peu grise aussi la carnation des mains et du cou. Mais approchons et regardez quelques instants; et vous verrez cette fièvre figure au port d'impératrice peu à peu se dresser de toute sa hauteur au devant de son fond de

(1) M. Burnand a beaucoup de variété dans ses procédés; j'indique celui qui me paraît caractéristique.

tapisserie. Sa robe de soie descend de la ceinture en larges plis, avec les mouvements d'une draperie; elle suit l'attitude et le geste, elle se moule sur le corps, elle participe de sa vie. Les mains, ces mains royales, le buste, la tête, s'arrondissent, se modelent, se dégagent, tout doucement du cadre, comme si l'on en retirait, peu à peu, une gaze transparente; les cheveux s'enflent légèrement sur le front, la bouche s'ouvre pour sourire, l'œil répond à votre regard, s'y attache, le suit de sa douce lumière; il vibre, il rayonne et, à travers sa claire prunelle, il semble qu'on voie passer un flot d'intelligence avec un rayon de l'âme.

Ce n'est plus seulement le caractère plastique du modèle que M. Renévier nous montre; ce n'est pas une broderie fantaisiste sur un thème imposé, une échappée sur la vie réelle, plus ou moins ordonnée, où la figure humaine ferait l'office de tache, sombre ou claire. Le peintre s'est effacé et laisse parler son modèle.

M. Renévier a sa manière de peindre à lui; elle n'est point à la mode et semble le fait d'un choix mûrement pesé. Sa touche est moins sommaire que celle de M. Giron et plus étudiée que celle de M. Burnand. La pâte en est ferme et fluide, très fondue, lisse, comme glacée. Elle doit être aussi solide que le travail est consciencieux.

Voici donc trois manières de faire du portrait, trois tendances: le caractère, l'effet décoratif, la vie dans son essence. Les opinions peuvent varier sur la valeur relative de chacune. Pour moi, j'estime que le portrait de Mme C. est le morceau capital de l'exposition; non seulement parce qu'il montre plus de fonds que de virtuosité, ou que l'auteur en paraît comme exclu, mais parce qu'il me donne ce que je demande d'un portrait: l'intuition de ce qui est avec la vision de ce qui paraît.

\*\*

L'exposition renferme encore quelques portraits dignes de mention. Tel l'*Ardoisier saucagnin*, de M. Giron. Ce vieux carrier lève la tête avec un regard soupçonneux et dur, comme s'il craignait un visiteur peu désiré; sa main rugueuse se crispe sur son genou, tandis qu'il attend impatiemment de pouvoir reprendre son repas interrompu. Admirable à tons autres égards, cette tête aussi me paraît vide; l'expression en est momentanée, quelconque; on ne saurait la rattacher ni à l'exercice d'une profession déterminée, ni à l'activité d'un sentiment, d'une passion, d'un caractère précis; tout au plus trait-elle l'habitude de rares travaux manuels. Mais derrière cette image indifférente passe, sur le noir des fonds, une sorte de figure brune, fille ou femme, au type étrange, au sourire énigmatique, à peine apparente et pourtant ronde, ferme, bien en vie. Elle est dans l'ombre, et la lumière en rayonne; petite et sombre, elle jette sur la toile plus de jour que la figure refoulée du carrier en pleine lumière. Cette petite tête de femme est peut-être la plus belle chose que j'ai vue de M. Giron: il y a du Velasquez là-dedans.

Le *Matelot*, de M. de Palézieux, n'a rien d'espagnol; il est bien du « crû ». Le dessin en paraît bon, la facture large et ferme, — autant que permet d'en juger l'altitude du tableau, — le relief et la figure d'une vérité saisissante; c'est d'une belle peinture. Le mouvement de la tête et des mains est excellent; la physiologie traite toute la délicatesse de l'opération; cependant, me trompé-je? Il me semble que le marin souffre sur son allumette avant que sa pipe soit allumée!

M. Vallolet procède d'une autre école. Pour trouver le secret de cette couleur un peu grise, de ce dessin fouillé avec une conscience à toute épreuve, de ce modèle sec, mais non sans vie, il suffit d'abaisser les yeux sur sa gravure du *Fou*, d'après Velasquez, la seule gravure, hélas, de l'exposition. C'est un morceau hors pair, riche, souple, plein de couleur et d'allure, plein des qualités qui font le peintre.

La toile voisine, de Mlle Bonnard, représente une dame en noir, bien posée, bien assise, avec une certaine raideur qui ne manque pas de dignité. Le dessin en est ferme, la couleur soutenue; l'expression un peu fatiguée des traits est sans doute le fait du modèle. Ce portrait a grand air; il y a là de l'école et du talent.

Jetons en passant un regard de commisération sur cette pauvre *Convalescente*, qui est une moribonde, et sur cet *Vergogne*, — curieux objet d'étude pour une jeune fille, — qui sans doute a cherché dans le vin l'oubli du triste spectacle d'une telle misère. La petite frileuse exposée par Mlle Renévier est un sujet plus féminin et plus agréable à l'œil; elle est très mignonne, cette *Marietta* aux paupières rougies, au teint battu, tout enfouie dans son grand foulard rose. Mais elle est si haut perchée qu'on ne peut lui sourire qu'à distance.

Mlle Krafft, — une jeune fille encore, — a quatre études de tête très intéressantes. Ce sont des aquarelles fermes, hardies, pleines de caractère dans leur petit cadre; elles me rappellent les superbes études que M. Renévier avait envoyées à l'Athénée, il y a quatre ans. M. Renévier n'expose pas cette fois de portraits à l'aquarelle; et c'est dommage, car il y excelle. Mais voici son délicieux médaillon de Mlle D.: *Fleurvete*, aux joues de rose, avec son pailillon et ses papeteries; puis quelques pastels, qui participent du caractère général de ses œuvres, c'est consciencieux, vrais, vivants et tout à fait remarquables comme franchise et convenance du travail.

J'en voudrais dire autant de ceux de M. Vantier fils. Mais quand on a des prétentions aussi élevées que ce jeune homme, on doit faire mieux que de telles nudités, inconvenances sans esprit, provocances sans grâce. Le dessin en est mauvais, ou plutôt nul, la couleur fade et lourde et le travail mou. C'est de la gouache, non pas du pastel. M. Vantier ne devrait pas oublier qu'il porte la responsabilité d'un grand nom.

Ch. KOELLA.

## CHRONIQUE AGRICOLE

### Renseignements divers.

Un cours de fabrication du cidre sera organisé, ce mois-ci, par la Société horticole et viticole de Morat. Le cours durera deux ou trois jours et sera donné par M. Helfer, jardinier à Morat, auquel on peut s'adresser pour les inscriptions et pour tous les renseignements.

La même Société moratoise d'arboriculture et de viticulture a chargé son comité d'organiser le commerce des fruits dans la contrée, de manière à se passer des intermédiaires. Les producteurs n'auraient qu'à faire connaître au comité quelles espèces de fruits ils ont à vendre, ainsi que la quantité de chaque sorte. Le comité chercherait alors des débouchés au moyen de publications dans les feuilles spéciales.

À propos des vers et de la pourriture des raisins un propriétaire-vigneron écrit à la *Revue*: « Les raisins de cette année sont fortement compromis par les ravages des vers qui les perforent et occasionnent une grande pourriture.

Si l'on n'y prend pas garde, la vendange deviendra nécessaire avant l'entière maturité. Je conseille d'enlever les grains atteints pendant qu'il en est encore temps, de les ramasser soigneusement, de les verser dans un haquet d'eau: les vers sortent de leur enveloppe et surnageront. » Grâce à ce procédé, nous aurons moins de vers l'année prochaine. Quant aux grains de raisins ils peuvent être encore utilisés. »

— Le commerce des fromages subit actuellement un temps d'arrêt, au dire de la *Bauernzeitung*, de Berne. Bien que beaucoup de lots attendent des acheteurs, ceux-ci ne paraissent pas vouloir se presser. Le minimum de 75 fr. qui s'est établi jusqu'à présent baissera encore. Des fromages de montagne se sont vendus à raison de 66 fr. Les prix de 80 fr. que l'on dit avoir été atteints par certains lots sont soumis à des conditions très dures.

Cette situation aura naturellement son influence sur les prix du lait. Les fromagers ont peur de se brûler les doigts et les producteurs sont devenus exigeants par les ventes antérieures. Le renchérissement des autres denrées alimentaires fait paraître le prix du lait encore très raisonnable. Un litre de lait est autrement nourrissant qu'un verre de bière et il ne l'est pas moins que deux œufs ou un quart de livre de viande.

## DÉPÊCHES

Genève, 8 octobre. — Les deux partis se sont mis d'accord pour mener en commun une campagne de rejet des lois fédérales soumises au peuple le 18 octobre. Il sera rédigé une proclamation unique signée par des représentants de toutes les opinions.

Hier, débuts de la troupe du Grand-Opéra dans les *Huguenots*. Grand succès.

La troupe est une des meilleures entendues à Genève.

Pesth, 8 octobre. — Le ministre des finances a déclaré à la Chambre des députés qu'il serait impossible avant quelques années de diminuer les dépenses communes de la monarchie austro-hongroise et qu'il fallait au contraire s'attendre à une nouvelle augmentation des besoins de l'armée commune.

Le ministre a ajouté que l'augmentation des dépenses dans le budget commun était pour cette année évaluée à environ 5 millions de florins et qu'on pouvait considérer ces différentes dépenses comme permanentes.

Il a dit, en outre, au sujet de la régularisation du cours du papier-monnaie, que toutes les autorités compétentes avaient fait des démarches pour qu'on ne négligeât pas de profiter de la situation du marché monétaire en vue de cette opération.

Le ministre termine en disant que l'état de l'encaisse et la conversion à laquelle on pourrait avoir recours fourniraient le moyen d'opérer la régularisation du cours du papier-monnaie.

Budapest, 8 octobre. — M. Barros y Bellus, ministre du commerce, a son entrée à la Chambre, a été hué par un groupe nombreux.

Cette manifestation est due à la défense faite par le ministre de vendre le journal magyar le *Hirap*, qui combat le ministre et le tarif de zone.

Deux interpellations au sujet des mesures prises contre ce journal sont déposées à la Chambre. Le ministre répondra que ce journal, en donnant un prix de cent francs pour chaque nouvelle, engage les fonctionnaires à dévoiler les secrets d'Etat. En dépeignant la misère présumée des employés de chemins de fer, il ébranle la discipline et compromet la sécurité des lignes.

St-Petersbourg, 8 octobre. — L'Agence télégraphique du Nord apprend de source autorisée qu'il n'a jamais été question de prendre des mesures pour empêcher l'exportation du froment. La Russie peut encore maintenant exporter 200 millions de pouds; de froment. Les bruits qui ont couru au sujet de la défense d'exportation ne reposent sur aucun fondement.

Rome, 8 octobre. — M. Rossi fera à la Chambre une interpellation sur l'incident du pèlerinage de Rome. Il demandera des mesures contre le fanatisme clérical.

Londres, 8 octobre. — Les journaux anglais disent que la mort de M. Parnell ne change nullement la situation politique. Le *Standard* ne croit pas qu'elle ramène l'harmonie parmi les Irlandais; le *Daily-News* estime qu'elle n'ajournera même pas la triomphe du home-rule.

Paris, 8 octobre. — Le *XIX<sup>e</sup> Siècle* annonce une double interpellation, au Sénat et à la Chambre des députés, sur le procès Turpin. Suivant un journal parisien, le conseil des ministres italien a décidé de poursuivre en cour d'assises le séminariste Dreux, auteur de l'incident du Panthéon.

Ed. FEHR, éditeur.

## ETAT-CIVIL DE LAUSANNE

### MARIAGES AFFICHÉS DANS LA SEMAINE

François-Robert Zurbuchen et Maria Bittig. — Frédéric-Eugène Herter et Elise-Fanny-Julie Haumgartner. — Henri-Benjamin-Charles Fatio et Clara-Elisa Hemard. — Charles-Louis Redard et Marie Frauchiger. — François-Samuel Balif et Julie-Alexandrine Duplan.

### NAISSANCES INSCRITES DANS LA SEMAINE

Le 25 septembre. Marianne-Bertha Horn, Allemande. — Blanche-Augustine Pache, d'Epalinges. — Olga-Frida Zbinden, Bernoise. — Le 26. Florence-Emilie Bonnard, de Cossonay. — Le 27. Jules-Henri Demière, Fribourgeois. — Eugène-Albert Blanchard, de Jouxtenais. — Le 28. Arthur-François Oechslin, Schaffhouse. — Ernest-Henri Zurchi, de Châtenet. — Le 29. Robert Gantlin, de Lausanne. — Berthe-Elise Nicotier, d'Oleyres. — Louis Geisbühler, Bernois. — Hilda-Elisabeth-Germaine Rolli, Bernoise. — Marie-Berthe Triquet, Neuchâteloise. — Le 30. Samuel Lenoir, de Châtavand. — Marie-Berthe Marchand, Bernoise.

Étoffes de soies noires de Lyon. — De C. J. Bonnet et Cie, de Lyon. — De fr. 6.17, à fr. 17.55 par mètre, expédie franco par coupons de robes et pièces entières, G. Henneberg, dépôt de fabrication de soie à Zurich. Échantillons franco par retour du courrier. 2342

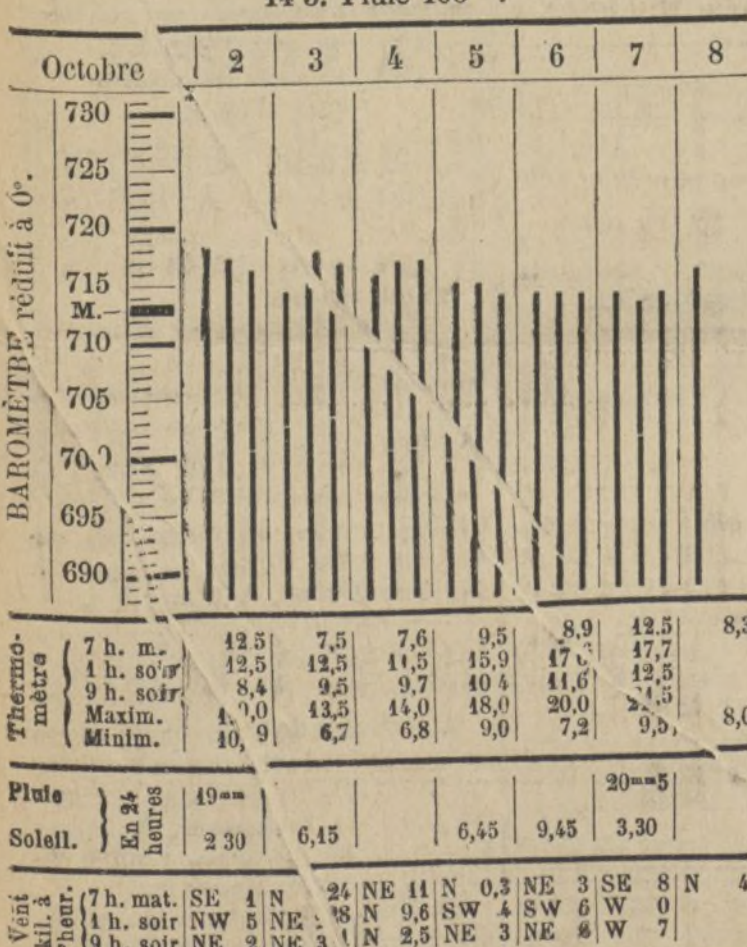
## AVIS TRÈS IMPORTANT

Le savon du *Conseil* — ce baume du *vî sage* — est aujourd'hui connu de l'univers entier, on montera du doigt le mortel singulier qui, dans un mois ou deux, n'en fera pas usage. Saponnerie Victor Vaisier, Paris. Ag. dép. FRAY & SAUNIER, 35, rue Tupin, Lyon.

### Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES  
Champ-de-Vin: A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m.; Long.: 6°38'6"; Lat.: 46°31'. — Barom.: 713; Therm.: 9°6; Haut. d'eau: 1 m.03.

Septembr. moyenn. : Baromètre 714. Thermomètre 14°5. Pluie 106 mm.



### Situation générale.

Minimum stationnaire sur les îles Britanniques, fortes pressions persiennes sur l'est du continent. — Temps probable: ciel variable, assez doux.

### Bourse de Paris du 7 octobre 1891.

#### Cours de clôture (Terme).

3 % Français.	96 07	Crédit foncier.	1260 —
3 % Français 91.	95 17	Crédit lyonnais.	806 25
3 % Amortiss.	96 77	Gaz parisien.	1435 —
4 1/2 % Français.	106 95	Panama.	30 —
Consolid. anglais.	95 30	Corinthe.	76 25



## MOUDON --- POLICE

5401. La Municipalité de Moudon ouvre un nouveau concours jusqu'au 31 octobre courant, pour la repoussure des fonctions d'Inspecteur de Police, vacantes dans cette commune.

Tous renseignements relatifs à cet emploi seront fournis par le Secrétaire municipal.

Greffes Municipales.

## ECOLE DE DANSE

M. G<sup>me</sup> LOVETI, professeur  
Rue de la Tour 15.  
Ouverture des cours pour grandes personnes et enfants, dès le 15 octobre. 5417  
Cours et leçons particulières.

## Madame Vve de Ch. AMSLER

fabriquant de billards  
avise son honorable clientèle et le public qu'elle a remis l'atelier de son mari à M. Jean FRICH, qui a été son ouvrier pendant nombre d'années. Elle remercie par cette occasion toutes les personnes qui l'ont honorée de leur confiance et prie de bien vouloir la reporter à son successeur. 5416

## M. Jean FRICH

se prévalant de l'avis ci-dessus se recommande pour tous les travaux concernant sa partie. Par un travail soigné, il espère mériter la confiance accordée à son prédécesseur. 5416

## Fabrication de billards.

RÉPARATIONS SOIGNÉES  
38, Rue Saint-Roch 38, LAUSANNE

## NYON

## AGENT D'AFFAIRES

Récouvrements, Contentieux, Gérances.

## L<sup>s</sup> CHAMPRENAUD FILS

ouvrira prochainement son bureau

## CHOCOLAT

1<sup>re</sup> Exposition Universelle, Anvers 1889

## CHOCOLAT

1<sup>re</sup> Exposition Universelle, Anvers 1889

## SUCHARD

NEUCHÂTEL, Suisse.  
Médaille d'Or  
Exposition universelle  
Paris 1889.

## D. HARTMANN

LAUSANNE  
Exposition universelle  
Paris 1889.

## Excellent vin d'Algérie

CLOS VOUGA  
à Francs 60 l'hectolitre  
J. Bouvier  
20, rue Général-Dufour, GENÈVE  
Echantillons sur demande.

## CHOCOLAT

LAUSANNE  
Médaille d'Or  
à l'Exposition universelle  
Paris 1889. 1296

## GANTS & LANIÈRES

pour frictions sèches  
DU  
DOCTEUR MONOD  
Gants, lanières et broches, 10 fr.  
Franco dans toute la Suisse.

## PHARMACIE DE LA POSTE

LAUSANNE  
PENSIONNAT - FAMILLE  
Mon Port, Lausanne.

## M. le pasteur Gagnebin

et Mme reçoivent de jeunes demoiselles désireuses d'apprendre le français. Vie de famille. Soins assidus. 5356

## FOIRES DE CULLY

La Municipalité de Cully donne avis que une foire aura lieu dorénavant dans cette localité le troisième vendredi de novembre, soit cette année

le 20 novembre

prochain. — Par contre, la foire qui avait lieu en décembre est supprimée.  
Cully, le 22 septembre 1891.

Greffes Municipales.

## AVIS

Le soussigné a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'il a reçu un beau choix d'hiver. Prix modérés.

J. GRAB  
Marchand-Tailleur  
7, Rue St-Laurent  
ex-coupeur de M. LIEBER, père et de l'Anglo-Américain.

## G. WEBER, successeur de J. SAMBUC

Couvaloup. — Lausanne.

## Fabrique de calorifères inextinguibles garnis dits « Universels »

Reconnus comme le système le plus hygiénique et économique, s'appliquant à tous les complexes.

Calorifères système viennois et « Poêles hygiéniques » à eau chaude (brevetés).

Fourneaux-potagers de toutes grandeurs et pour tous combustibles.

Poêles au bois, en tôle polie garnie.

Prospectus, prix-courants et références à disposition. 5135

## GRANDES PÉPINIÈRES

de

Otto GROSSMANN, Aarau

Arbres fruitiers, arbres et arbustes d'ornement.

Rosiers, Conifères, etc.

Ognons à fleurs.

Demandez les prix-courants. H.R.S. 108-5408

## Elixir Stomachique de Mariazell.

Excellent remède contre toutes les maladies de l'estomac

et sans égal contre le manque d'appétit, faiblesse d'estomac, mauvaise humeur, flatulences, renvois, coliques, catarrhe stomacal, pituite, formation de la pierre et de la gravelle, abondance de glaires, jaunisse, dégoût et vomissements, mal de tête (si provient de l'estomac), crampes d'estomac, constipation, indigestion et excès de boissons, vers, affections de la rate et du foie, hémorroïdes (voies hémorrhoidales). — Prix du flacon avec mode d'emploi: Fr. 1.50, double Fr. 3.00.

— Dépôt central: pharmacie „zum Schützengeld“ C. Brady & Krenn (Moravie), Autriche. Dépôt général d'expédition pour la Suisse chez Paul Hartmann pharmacie A. Steckborn. Dépôt à

Lausanne: ph<sup>ie</sup> Edm. Burnand, Morin, Grandjean; à Bulle: ph<sup>ie</sup> Magnenat, Gavin, Rieter; à Châtel-St-Denis: ph<sup>ie</sup> E. Jambé; à Echallens: ph<sup>ie</sup> Grognez; à Montreux: ph<sup>ie</sup> Rapin; à Clarens: Montreux: ph<sup>ie</sup> Bührer; à Territet-Montreux: ph<sup>ie</sup> Engelmann; à Vernex-Montreux: ph<sup>ie</sup> Schmidt; à Morges: ph<sup>ie</sup> Cuérel; à Nyon: ph<sup>ie</sup> Callet, Monnier, F. Roux; à Vallorbes: ph<sup>ie</sup> Ador, Magnenat, zur Tanne; à Vevey: ph<sup>ie</sup> G. Narbel, Caspari, St-Martin, Delafontaine, D<sup>r</sup> Ducommun, B. Nicole; à Yverdon: ph<sup>ie</sup> J. Gétaz, Perret; à Olon: ph<sup>ie</sup> F. Schläpfer; à Aigle: ph<sup>ie</sup> Rimathé, ainsi que dans la plupart des pharmacies de la Suisse. H7964X-5348

## Poudre Andel

TRANSMARINE

nouvellement découverte

TUE

les punaises, les puces, les blattes, les teignes (mites), les cafards, les mouches, les fourmis, les cloportes, les pucerons d'oiseaux, principalement tous les insectes, avec une promptitude et une sûreté presque surnaturelle, de sorte qu'il n'en reste pas la moindre trace du couvain d'insecte.

Cette poudre, véritable et à bon marché, se vend à Prague, chez J. ANDEL, droguiste

„13, au chien noir, Hugasasse 13“

A Lausanne: chez MM. A. & E. Simond fils, droguerie, 13, rue du Pont 13. A Payerne: chez M. D. Perrin, où se trouve le dépôt général pour la Suisse française. H3317X-2322

## ANTIQUITÉS

Vente aux enchères publiques

A L'ATHÉNÉE, A LAUSANNE

Dès lundi 12 jusqu'au jeudi 15 octobre, la vente des meubles et objets antiques appartenant à M. Cavin, antiquaire, se fera aux enchères publiques, chaque jour dès 9 heures du matin. 5397

D'ici au 10 courant, la vente continuera de gré à gré. P<sup>r</sup> renseignements, s'adresser à M. MORIER-GENOUD, notaire, Lausanne.

## Avis de vente de titres.

Le mercredi 14 octobre 1891, dès les 9 heures du jour, en salle de justice, à Lausanne, le procureur-juré E. Matthey, en dite ville, au nom qu'il agit, fera vendre juridiquement et au comptant, divers titres, consistant en cédules, obligations hypothécaires, lettres de rente, actions, etc., d'un capital total de fr. 111,450, taxés à la somme de fr. 10,850.

Les titres sont déposés en mains du juge soussigné, à la disposition du public.

Donné le 30 septembre 1891. Le Juge de Paix: S. GAY.

## A vendre à la Rosiaz, rière Lausanne

LA CHARMANTE VILLA BON SÉJOUR

appartenant à l'hoirie de Mlle Emma Renévier.

Cette propriété, qui jouit d'une vue étendue, comprend 11 chambres, 2 mansardes, cuisine, nombreuses dépendances, jardin, vigne, pré et champ, le tout d'une contenance de 37 ares 75 mètres (419 perches). S'adresser, pour visiter l'immeuble et pour traiter, à M. F. Paquier, notaire, rue de Bourg 8, Lausanne. 5414

## PUBLICITÉ DANS LA SUISSE FRANÇAISE

CHAUX-DE-FONDS: JOURNAL SUISSE DES BOULANGERS ET CONFISEURS.

DELEMONT: DÉMOCRATE.

FRIBOURG: JOURNAL DE FRIBOURG.

GENÈVE: CONFÉDÉRÉ.

LE MESSAGER.

JOURNAL DE GENÈVE.

GENÈVOIS.

FEUILLE DES AVIS OFFICIELS.

COURRIER DE GENÈVE.

LAUSANNE: GAZETTE DE LAUSANNE.

NOUVELLISTE VAUDOIS.

L'ESTAFETTE (Journal du matin.)

MONTREUX: JOURNAL DES ÉTRANGERS.

FEUILLE D'AVIS.

PORRENTROY: LE PAYS.

SAINT-IMIER: LE JURA Bernois.

SION: GAZETTE DU VALAIS.

WALLISER BOTE.

CONFÉDÉRÉ DU VALAIS.

## PUBLICITÉ DANS LA SUISSE ALLEMANDE

BALE: ALLGEMEINE SCHWEIZER ZEITUNG.

BERNE: BUND.

ANZEIGER DER STADT BERN.

TAGBLATT.

BOTE UND BAUERNZEIT.

ZURICH: SCHW. LANDWIRTSCHAFT. C. BLATT.

COIRE: FREIE RHETTER.

DAVOS: DAVOSER BLETTER.

ST-GALL: STADT ANZEIGER.

## PUBLICITÉ EN ITALIE

GENÈS: ANNUAIRE GÉNÉRAL D'ITALIE.

COLOMBO.

IL SECOLO (tirage quot.: 200,000 ex.)

corrière di NAPOLI.

LA TRIBUNA (100,000 ex.).

LA CAPITALE.

TURIN: GAZZETTA PIEMONTESE.

INDICATEURS OFFICIELS DU ROYAUME

D'ITALIE.

L'ADRIATICO.

LA GAZETTA DI VENEZIA.

LA VENEZIA.

S'adresser exclusivement à l'agence de publicité

## HAASENSTEIN ET VOGLER

Lausanne, Montreux, Vevey, Sion,

Genève, Fribourg, Neuchâtel, Delémont, Porrentruy, Chaux-de-Fonds, St-Imier, Bâle, Berne, Zurich, etc., etc.

Catalogue, traduction et devis de frais gratuits.

Insertions dans toutes les autres feuilles vaudoises, suisses et étrangères.

## TRAVAUX EN COULEUR

## SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

DE MONTREUX

Bureaux et ateliers à La Rouvenaz, en face du débarcadère.

Cet établissement, créé au commencement de mars de l'année 1889, dispose d'un matériel entièrement neuf et très complet, comprenant:

QUATRE PRESSES A IMPRIMER, DERNIER SYSTÈME

actionnées par un moteur à gaz.

TOUTES LES MACHINES AUXILIAIRES

UN IMMENSE CHOIX DE CARACTÈRES

constamment renouvelés,

etc., etc.

TÉLÉPHONE

Prix modérés.

Exécution soignée.

CHROMOLITHOGRAPHIE

## PARIS GRANDS MAGASINS PARIS

## DU LOUVRE

Les plus vastes et les plus beaux du monde.

## SAISON D'HIVER

Les Grands Magasins du Louvre de Paris ont l'honneur d'informer leur clientèle d'Europe que le magnifique Catalogue illustré des Modes nouvelles en langues FRANÇAISE, ALLEMANDE, ITALIENNE, ANGLAISE, ESPAGNOLE, PORTUGAISE et HOLLANDAISE est actuellement en préparation.

Il sera envoyé par la poste et FRANCO à tous les clients des Grands Magasins du Louvre. Les personnes non clientes qui désireraient le recevoir sont priées d'en faire la demande, par lettre affranchie, à

Monsieur le Directeur des Grands Magasins du Louvre, à PARIS.

Les Grands Magasins du Louvre de Paris ont fondé une maison de réexpédition à Bâle, afin d'éviter les inconvénients fâcheux qui se présentent lorsque l'on se sert d'intermédiaires.

Les envois ont lieu FRANCO DE PORT ET DE DROITS DE DOUANE dans toute la Suisse, à partir de 25 fr., moyennant 3 POUR CENT ajoutés au montant de la facture.

Les GRANDS MAGASINS DU LOUVRE DE PARIS n'ont aucune succursale en Suisse.

INTERPRÈTES DANS TOUTES LES LANGUES



## MELROSE

RÉGÉNÉRATEUR

favori des

CHEVEUX.

Le MELROSE rend positivement aux cheveux gris et blancs leur couleur de première jeunesse et enlève les pellicules. En flacons de deux grandeurs, prix très modiques. — Chez les Coiffeurs, et Paris: Dépôt: 26 Rue Étienne Marcel, Paris (ci-devant 92 Bd. Sebastopol).

Se trouve à Lausanne chez M. Pouly-Steinlen, coiff. parf., 30, rue de Bourg; chez M. Louis Calame, coiff. parf., 3, rue Pépinière, et chez M. Ch. Imhoff, coiff. parf., 13, place St-François, et à Vevey chez M. Rosier, coiff. parf., 21, rue du Lac. H897X-5307

## LEYSIN

Station climatique d'altitude

(1450 m)

Ouverture, dès le 1<sup>er</sup> novembre 1891, de deux beaux chalets-pensions, solidement construits et très confortablement aménagés, exploités par

La Société climatique de Leysin.

Pour renseignements, s'adresser à M. Kuenzler, gérant, Leysin.

## ODONTINE DUVOISIN

Pharm. Chir. Dent. Verrières.

La meilleure pâte dentifrice.

dans toutes les pharmacies. 6052

## PENSION DE FAMILLE

[4866] située à côté du Luxembourg, tenue par une famille suisse.

S'adresser à Mme Petter, rue d'Assas 104.

## PENSION FRICKER

à SCHINZNACH (Argovie)

[5390] reçoit des jeunes gens français pour l'étude des langues modernes, principalement de l'allemand et des sciences commerciales. Jolies chambres. Situation belle et salubre. Nourriture bonne et abondante. Prix modérés. S'adresser à la Direction.

On demande, dans un ménage où il y a trois enfants, une cuisinière active et sédentaire.

S'adresser à Orell Fussli & Cie, sous chiffre O 2093 V, Vevey. 5405

## Dans un intérieur

[5337] soigné chambres et pension très confortables, en famille.

S'adr. Papeterie de M. Monnet, Pépinière 3, qui renseignera.

## 20 % de Commission.

5373. Un commis-voyageur, actif, visitant la Suisse allemande et un autre visitant la Suisse française

auraient l'occasion de joindre un article pour modifier avec la commission ci-dessus.

Echantillons, 1 k.

Les postulants juifs ne seront pas admis.

Offres écrites sous M 417 E, à Rodolphe MOSSE, à Berne.

5383. Une personne d'âge mûr, bien recommandée, cherche à se placer comme cuisinière, pour entrer à la fin d'octobre ou au commencement de novembre.

S'adresser à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne, sous le 11094 L.

## Une modiste française

[5391] d'une honorable famille, cherche une place de femme de chambre, pouvant donner des leçons de français et sachant entretenir un ménage.

Adresser les offres sous les initiales A 84 Q, à Haasenstein & Vogler, à Aarau.

## DEMANDE DE PLACE

5392. Une jeune fille de 18 ans, vaudoise, forte et robuste, cherche une place pour aider à la cuisine, de préférence dans une bonne famille des bords du Léman.

S'adr. p<sup>r</sup> renseignements à Ph. Perret-de Musy, à Yverdon.

## UNE JEUNE FILLE

[5412] (Suisse française) qui désire apprendre le ménage et en même temps s'exercer dans la langue allemande, sera bien reçue dans une famille allemande.

S'adr. à Mlle Schultze, Wernigerode a/ Harz, Burgstr. 36.

## UN JEUNE HOMME

[5410] cherche pour 2 mois une pension dans une famille bourgeoise où il aurait l'occasion de se perfectionner dans le français. Offres sous chiffre O. K. 101, poste restante Neuchâtel.

5398. Une personne d'âge mûr cherche à se placer pour tenir le ménage d'un monsieur âgé. Photographie et bonnes références à disposition.

Adr. les offres sous H 3255 cz, à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Zurich.

## UN JEUNE HOMME

[5407] actif, au courant des soins à donner aux chevaux et aux vaches, cherche place pour soigner 2 à 4 chevaux ou 8 à 10 vaches et pour apprendre en même temps la langue française.

S'adresser à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne, sous le 11150 L.

## UNE DEMOISELLE

[5413] munie de recommandations cherche une place comme institutrice ou demoiselle de compagnie auprès d'une famille parlant l'étranger.

L. C., poste restante, Fribourg (Suisse).

## UNE JEUNE FILLE

[5406] allemande, au courant du service, cherche pour le mois de novembre place de femme de chambre. Références: M. Menthonnet